23e ANNÉE (3e SÉRIE) | No 43 | 24 OCTOBRE 1901

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT
ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND-SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 fr. sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

L'AMI DU CLERGÉ et les livres

1° Consultations

Q. — Le deuxième volume de la *Vie* de Louis Veuillot vient de paraître [1]. En attendant que vous puissiez continuer vos articles biographiques, voudriez-vous nous donner une idée des choses les plus intéressantes racontées là-dedans?

R. — I. Ce tome II s'ouvre par une page qu'on croirait écrite d'hier : « A la veille de la session de 1845, Montalembert citait à l'évêque de Langres ce mot de l'évêque de Chartres : « L'épiscopat paraît être tombé en catalepsie. » Et il ajoutait cette information : « Il est probable qu'à l'ouverture des discussions parlementaires, une proposition sera faite par les députés réunis des diverses fractions de la Chambre, pour redonner force de loi au décret impérial qui ordonne la *dissolution de toute congrégation non autorisée.* »

Le gouvernement laisse attaquer des religieuses, Carmélites, du Bon Pasteur et autres qu'on accuse de pratiquer la fraude, la captation, la débauche, même l'infanticide. L'enseignement donné dans les grands séminaires est déclaré immoral du haut de la tribune ; et comme ce sont surtout les Jésuites qui sont visés, pendant que Michelet, Quinet, Génin, Libri publient des ouvrages de mauvaise foi contre eux, Eugène Sue reçoit cent mille francs du *Constitutionnel* pour les outrager dans son *Juif-Errant*. Sue n'écrivait que sous l'inspiration de Michelet, Dupin, Saint-Priest et consorts. Louis Veuillot le rend responsable de ce livre odieux : « L'auteur du *Juif-Errant*, écrit-il, leur renvoie la gloire de son œuvre et il a raison ; elle leur est due ; il s'est éclairé de leur lumière... Que ce procureur général (Dupin), que cet ambassadeur (Saint-Priest), restent accolés à leurs complices dans la plus abominable page qu'on ait écrite en France depuis le règne de Marat! »

Pour se venger, Sue, devançant Emile Augier, représenta dans son roman Louis Veuillot sous la forme d'un journaliste catholique, ivrogne, débauché, payé par les Jésuites, et qu'il nomme Dumoulin. La *Revue de Paris* accentua les allusions.

« Nous sommes fort obligés de l'intention de la *Revue de Paris*, répliqua aussitôt Louis Veuillot, mais sa charité la trompe ; nous n'avons à reconnaître aucun des rédacteurs de l'*Univers* dans le personnage de M. Sue, qu'il dépeint chauve, rouge et ventru. Nos collaborateurs ont tous, Dieu merci! la tête convenablement couverte, et n'ont rien de remarquablement obèse dans la taille. Nous ne croyons pas nécessaire de démentir d'autres points de ressemblance...

« Notre collaborateur peut, comme tout autre, être sensible à la critique ; il ne l'est pas à l'injure, et Dieu l'a pourvu en outre de cet avantage précieux pour un journaliste, qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent le blesser un peu. M. Sue n'a point péché. »

Mais ce n'étaient là que des escarmouches. M. Eugène Veuillot raconte en témoin — ce qui donne toujours à son récit une saveur particulière — les débats mouvementés de la Chambre, les discours de Thiers, pince-sans-rire : « Un gouvernement qui a expulsé les Trappistes, saura faire son devoir contre les Jésuites » ; de Berryer qui force ses contradicteurs à l'entendre jusqu'au bout ; du doux ministre Martin (du Nord) que les traits de Montalembert rendaient enragé ; de Cousin qui, des larmes dans la voix, se déclare hautement l'ennemi des Jésuites, *au risque de tout ce qui pourra lui arriver*. Puis la mission de M. Rossi à Rome, et sa dépêche falsifiée : « La négociation dont le gouvernement avait chargé M. Rossi a atteint son but. La congrégation des Jésuites cessera d'exister en France et va se dis-

[1] *Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot. — Tome II (1845-1855). — 1 fort. vol. in-8, avec un portrait, 7 fr. 50. — Paris, Retaux.

perser d'elle-même; ses maisons seront fermées et ses noviciats dissous. »

Cette dépêche consterna l'*Univers* qui l'expliqua ainsi : « Le ministère semblait annoncer une intervention du Saint-Siège. Tout le monde y a été trompé et nous l'avons cru nous-mêmes. Or le Saint-Siège a refusé d'intervenir en aucune manière, il n'a donné ni ordre ni conseil ; il a complétement abandonné la cause au jugement du R. P. Général. »

Etait-ce la vraie explication? Le correspondant de l'*Univers* transmettait à Louis Veuillot « la pensée de Rome,» puisée à la Secrétairerie d'Etat : « Céder à l'orage, gagner du temps, et pour cela faire le moins de bruit possible... Dans cette situation, je vous recommande instamment de peser toutes vos paroles à l'endroit de Rome, en un mot d'observer votre langage plus que jamais... Soutenez que le Général a l'initiative de tout ce qui sera fait, vous ne serez pas démenti ; mais sachez, pour vous diriger, que cependant il n'a pas été tout à fait libre... Le provincial qui retourne à Paris (le P. Rubillon) vous dira tout ce que je ne vous dis pas. » Ces raisons étaient pour le public. Mais il plane toujours sur cette affaire des Jésuites de 1845 un mystère qui n'est pas encore éclairci.

« Nous nous exécutons, dit le P. Rubillon à Louis Veuillot, en lui remettant cette lettre ; nous nous exécutons à Saint-Acheul, Toulouse, Laval, Avignon, comme à Lyon et à Paris, sans savoir si ces sacrifices nous profiteront devant les hommes. »

Rossi dut épouvanter le pape. Cela ressort de cette lettre de Mgr Clausel de Montals à Louis Veuillot : « J'ai reçu avant-hier (31 juillet) une lettre du Pape, signée de sa main... Elle dit que le Saint-Père approuve notre zèle pour la défense des Jésuites, que dans les occasions où cette Compagnie aura besoin de son secours, cet appui ne lui manquera pas. Ensuite on nous fait remarquer que la prudence est la modératrice de toutes nos actions et de toutes nos vertus. » Et le Pape ajoute : « *Gratissimum mihi fuit cognoscere*... Il m'a été très agréable de savoir que le général des Jésuites avait de lui-même, *spontanément*, réglé sa conduite sur cette maxime, afin de calmer l'irritation... »

Il est permis, puisque les événements se reproduisent presque identiques, de rapprocher de l'attitude de Grégoire XVI les lettres prudentes, mais fortes et hardies de Léon XIII. Elles suffisent à répondre à ceux qui prétendent que le Pape ne sait pas ce qui se passe en France.

M. Eugène Veuillot ajoute cette note utile à retenir : « D'après sa *Vie* écrite par Mgr Besson, il faudrait voir en Mgr de Bonnechose, alors supérieur de notre Eglise nationale Saint-Louis des Français, la cheville ouvrière des négociations. Ce serait sur ses instances que le Pape aurait enfin reçu Rossi et fait assez bon accueil à ses demandes ; ce serait également lui qui aurait décidé le T. R. P. Roothaan aux concessions dont le gouvernement français se contenta. L'*Univers* le traita alors en ennemi et il s'en souvint longtemps. »

II. — Pendant ce temps, les premières brouilles éclataient entre Montalembert et Louis Veuillot. Le premier exigeait qu'il fût parlé avec l'ampleur qui convenait de la folie soudaine de Villemain ; le second estimait qu'il ne fallait point se donner ce facile et peu décent triomphe. L'un, impétueux, versatile, changeait souvent d'idée fixe, suivant le mot de Guizot, et les imposait avec toute l'ardeur de son mobile tempérament; l'autre, journaliste dans l'âme, très vif, mais très pondéré, jugeait admirablement une situation et apportait en toutes choses un doigté aussi brillant que sûr. Sans doute, il frappait parfois des touches à côté, mais à peine si l'on s'en apercevait dans l'harmonie générale. L'abbé Dupanloup intervenait, non point pour adoucir les querelles, mais pour en profiter, afin d'opérer une mainmise sur le journal, qui, au lieu de 1500 abonnés, en possédait maintenant 6000, et était devenu une puissance, la seule puissance catholique de la presse. Il rêvait de former un comité qui eût tout doucement éliminé Louis Veuillot. Celui-ci perçait à jour ces menées, et écrivait à Foisset : « Je suis prêt, je résignerai demain, et dès ce soir s'il le faut, de grand cœur, cet emploi d'amère obéissance que vous appelez le bâton de commandement. Seulement ma retraite sera publique. » (5 janvier 1845).

Le comité tint conseil et ne s'entendit point. « Lenormant ne voulait point de publicité, le P. de Ravignan n'y consentait qu'avec peine, M. Dupanloup n'avait plus d'avis. Le P. Lacordaire partit assez peu content. » (A Foisset, 25 janvier). Il s'agissait de trouver un rédacteur en chef qui plût à tout le monde, même à Louis Veuillot dont la plume, en fin de compte, était précieuse, nécessaire. Impossible d'aboutir, et Foisset le constate avec mélancolie :

« Je vois bien, mon cher ami, écrit-il, que MM. Dupanloup, Lacordaire, Lenormant, de Montalembert, de Ravignan, n'ont point de rédacteur en chef pour vous remplacer, ni de censeur pour surveiller en leur nom la rédaction de l'*Univers*. Mais je ne vois pas qu'ils soient ralliés à cette rédaction, et cela est grave. »

Censeurs, ils l'étaient tous, et aucun n'approuvait constamment la rédaction. M. Eugène Taconet écrivit à M. de Coux afin de découvrir en lui peut-être l'introuvable rédacteur en chef. M. de Coux accepta. Il avait travaillé à l'*Avenir* autrefois avec Montalembert et Lacordaire, plus prudent qu'eux, par conséquent suspect. Il n'accepta qu'à une condition : c'est que Louis Veuillot resterait à l'*Univers* comme rédacteur en chef *adjoint*, titre assez bizarre, on en conviendra. Louis Veuillot le présenta à ses lecteurs en fort bons termes, mais il se promettait de s'effacer un peu et de consacrer plus de temps à sa chère littérature. Il se bornerait aux articles de fond et rêvait d'écrire enfin « *Le Frère Christophe*, l'ami du

peuple », qui eût été « la contre-partie du *Juif-Errant.* » M. de Coux fut accueilli assez froidement des autres, et l'abbé Dupanloup donna au petit séminaire un grand dîner de « rapprochement » où le nouveau rédacteur en chef n'était pas.

Alors M. de Cormenin vint combattre dans leurs rangs contre les gallicans et les libéraux, au nom de la liberté qu'ils refusaient aux catholiques. Il écrivait sous le pseudonyme de Timon et ses pamphlets passionnèrent le public : « Il est heureux pour l'Église, disait-il un jour naïvement, que je sois de ses défenseurs, car si j'avais été de ses ennemis, avec ma puissance de destruction, quels coups je lui aurais portés ! » On trouve chez beaucoup d'écrivains cette simplicité-là qui n'est peut-être pas de l'orgueil, mais qui n'en est pas moins ridicule.

Mgr Parisis, à son tour, adressa à M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, un mémoire sur la liberté d'enseignement. M. de Salvandy y fit une réponse, solennelle et pompeuse, destinée à calmer les craintes de l'évêque de Langres. On y lisait entre autres choses étranges : « Il y a deux choses certaines : 1° il ne se verra pas de gouvernements systématiquement impies ; 2° il ne se verra pas dans un gouvernement de majorité, chez une nation catholique, de gouvernement destructeur de la foi catholique. »

M. de Salvandy était un profond politique !

Cependant, tout demeurait dans le marasme, le monde officiel opinait du bonnet, les « sages » méprisaient les tentatives de l'*Univers* qu'ils appelaient le *camp des Cosaques,* les catholiques dormaient, les évêques aussi. Louis Veuillot fut pris de découragement passager. Dans une lettre à Maurice de Foblant, il déplore la paix de mort dont jouit l'Eglise de France. Il préférerait « une de ces époques où l'on croit qu'elle va disparaître dans des flots de sang. » Il blâme la faiblesse de foi des parents qui aiment mieux voir leurs enfants perdre la foi que de manquer le diplôme. « On achète froidement un titre d'avocat ou de médecin au prix de cent péchés mortels qu'ils pourront commettre avant de l'obtenir. On appelle cela songer à leur avenir ! » Même les sociétés de Saint-Vincent de Paul, telles qu'elles existent, « lui font pitié. » — « Je ne comprends rien à ce système de vouloir sauver des âmes moyennant des pièces de dix sous, et de refuser une parole toutes les fois qu'il la faut dire. On a trouvé l'art d'assister les pauvres sans assister Jésus-Christ ! » Le reste de la lettre est encore plus chagrine, mais sous ce « noir » que de vrai ! Il se console auprès du berceau de sa fille Marie, sa fille aînée qui vint au monde le 23 mai 1846, en écrivant à ses amis les choses les plus charmantes et les plus chrétiennes : « Elle dort, boit, crie, se frotte les yeux et salit louablement ses langes. Je ne vous dirai rien de son caractère qui me paraît cependant fort heureux, ni de sa figure qui me semble charmante, quoique je n'aie pu découvrir en quoi elle diffère de tous les horribles minois du même âge que j'avais regardés avec épouvante jusque-là. Vous ririez de mes préventions paternelles, si je m'abandonnais à ces détails. Cependant votre impartialité ne refuse pas tout mérite à une personne qui a eu l'esprit de naître un samedi, dans le mois de la sainte Vierge, et qui pesait près de dix livres en naissant. Nous l'avons portée à l'église deux heures après, où elle a reçu de très bonne grâce le nom saint de Marie et accepté sans faire la moindre grimace le sel de la sagesse. Voilà tous les événements de sa vie. » (1er juin, à Théodore de Bussierre).

Il n'y a que Louis Veuillot pour écrire aussi délicieusement.

Pendant qu'il épiait les premiers sourires de sa fille, le comte Rossi dénonçait l'*Univers* à Rome, comme troublant la paix religieuse. On parlait même de l'exclure des Etats pontificaux. A cette nouvelle, Montalembert prend feu et rédige un mémoire éloquent pour le soutenir. Mais quelle défense ! Il a tout fait « pour modérer son langage, » sans succès. « Ce n'est donc pas mon œuvre, ce ne sont pas mes créatures que je viens défendre. Personne ne connaît mieux que moi les défauts nombreux de l'*Univers ;* mais il serait à jamais déplorable que ses défauts fissent perdre de vue ses services ; or, ces services sont immenses... » La réponse indique qu'à Rome on était assez mal disposé pour l'*Univers*. Il n'a jamais été question, disait-on, de l'exclure des Etats pontificaux, parce qu'il n'attente « ni à la morale, ni à la religion, ni à la sécurité publique. » Quelques-uns peut-être ont exprimé à Rome l'opinion « que dans les journaux catholiques se trouve plutôt un obstacle qu'une aide à la bonne marche des affaires ; on n'a point certainement pu vouloir, par là, juger, et encore moins condamner les intentions de qui écrit ou dirige ces journaux ; on aura voulu dire seulement que les publications intempestives amènent quelquefois la nécessité d'en arriver à des explications que la prudence conseillerait d'éviter. »

Quant aux membres catholiques des Chambres, le Saint-Siège « peut demander justement qu'ils ne prétendent pas juger ou diriger l'Eglise. » Elle a mission pour se conduire. Ceci à l'adresse de Montalembert.

Il y avait aussi un mot à l'adresse de Mgr Parisis. Mgr Olivier, évêque d'Evreux, était partisan et ami de l'Université ; l'évêque de Langres la combattait. Qui avait raison ? Rome refusait de se prononcer. « Vis-à-vis de l'évêque de Langres, le Saint-Siège a usé de tous les égards possibles sans sortir de la position où il croit devoir se tenir. Le premier ne lui a jamais donné l'occasion de s'expliquer. » Mais « tout l'épiscopat français ne se range pas sur ces deux noms ; » il y a « diverses opinions intermédiaires. »

On ne saurait être plus prudent et moins encourageant. En même temps que le cardinal Lambruschini formulait cette réponse, Grégoire XVI disait

au comte Werner de Mérode : « Votre beau-frère, M. de Montalembert, est un grand orateur, plein de feu, sa plume est excellente, il parle vraiment bien, mais il parle trop. »

Le Pape se défiait donc et de l'*Univers* et de Montalembert. Sur ces entrefaites il mourut. (1er juin 1846). Beaucoup de catholiques alors le jugèrent avec sévérité : il a manqué de courage disaient-ils. — Non, répond Louis Veuillot, si des concessions fâcheuses ont été faites, ce n'est pas la faute du père, mais celle de ses enfants. C'est nous qui avons été timides : il a pensé qu'il ne pourrait s'appuyer sur nous, et il « a cru sage de prier et d'attendre. »

Montalembert admire cet article ; mais, à son ordinaire, il mêle à ses éloges des considérations aigres-douces cette fois, sur l'insuffisance de M. de Coux, considérations qui sont aussitôt relevées. « En arrivant au journal, écrit Louis Veuillot, M. de Coux l'a préservé d'une chute imminente... On reproche à l'*Univers* de n'être plus ce qu'on lui reprochait d'être : c'est le malheur des choses qu'on veut détruire. » Le noble pair ne voulait pas détruire le journal, mais s'en emparer ; or, jamais Louis Veuillot ne le permit, ce fut là son grand crime.

Alors l'abbé Dupanloup, déchargé de la direction du Petit Séminaire, fit un voyage à Rome « comme ambassadeur de Montalembert », dit le P. Lecanuet, et porteur d'un mémoire de ce dernier. Ce mémoire visait-il le journal ? On ne sait, mais M. Dupanloup montrait une lettre où « son ami » disait de l'*Univers :* « C'est la croix, l'humiliation, la honte du catholicisme ! » M. de Coux demeurait leur bête noire, il était « étranger à la France » et faisait échapper la direction « à un contrôle honorable et public. » Tout eût été pour le mieux si Montalembert eût pu mettre la main sur le journal, mais comme il n'y parvenait point, l'*Univers* était l'opprobre de la religion.

Ces deux hommes, toutefois, d'une trempe d'esprit si diverse, s'estimaient et s'aimaient. Tous deux étaient militants et pleins de foi,leur méthode était la même : ils affirmaient carrément la vérité et « fonçaient droit sur l'ennemi » sans se soucier de la popularité. Seulement, l'un était une force constante, marchant toujours dans la même direction ; l'autre demeurait ondoyant et personnel, par là-même ses idées se ressentaient des circonstances. Les plus belles pages peut-être que Louis Veuillot ait écrites sont consacrées à glorifier Montalembert, à célébrer ses succès, alors que souvent en même temps qu'il écrivait ses appréciations enthousiastes, ils étaient en grande brouille.

A Rome, Rossi continuait d'intriguer contre les jésuites et contre l'*Univers ;* il n'obtint rien. L'abbé Chéruel écrivait à Louis Veuillot qui se plaignait que la censure romaine eût fait deux fois saisir son journal à la poste : « C'est le fait d'un censeur dévoué à l'Autriche et il ne recommencera pas. Ne croyez pas que Rossi soit si bien en cour. On ne peut pas le chasser, cela est clair, mais il me semble qu'on le connaît et il a bien moins de chances aujourd'hui que sous Lambruschini. Qui donc ignore qu'il a compromis le Saint-Siège ?... Le Pape et Gizzi sauront profiter des fautes de leurs prédécesseurs. »

Maintenant, les événements vont se précipiter. Louis-Philippe voudrait un « clergé d'Etat. » Mgr Affre réunit quelques évêques à Saint-Germain et décide d'envoyer à Rome M. l'abbé de la Bouillerie, son vicaire général, avec un mémoire de M. de Serres sur cette question. Dans la pensée du roi, on réorganiserait le chapitre de Saint-Denis qui deviendrait ainsi comme un séminaire de futurs évêques, tous de même formation et de même docilité. Il fallait que Rome connût la vérité. Louis-Philippe inquiet mande l'archevêque : — « Qu'avez-vous décidé au concile secret de Saint-Germain ? s'écrie-t-il. Qu'avez-vous demandé au Pape ? » — Mgr Affre refuse de répondre, n'étant point seul en cause. — « Archevêque, lui dit le roi furieux, souvenez-vous qu'on a brisé plus d'une mitre ! » — « C'est vrai, Sire, mais que Dieu conserve la couronne du roi, car on a vu briser aussi bien des couronnes. »

Puis, c'est une brochure de l'abbé Dupanloup, l'*Etat de la question*, où il prétend que la vraie liberté d'enseignement peut exister même si l'Université garde ses privilèges et l'Etat ses droits. Il a confiance dans les hommes de l'Université. « L'auteur, réplique finement Louis Veuillot, s'est laissé aveugler par sa propre droiture : il a trop cédé à ce penchant si noble qui le porte à penser et à dire du bien de tout le monde, et plus particulièrement de ses adversaires, au milieu desquels l'aménité de son caractère lui a fait tant d'amis. Heureux les hommes qui ont l'âme assez bonne pour que la rectitude de leur jugement en soit quelquefois altérée ! »

L'abbé Dupanloup bondit sous ce trait fort aiguisé.

Après, c'est l'affaire du Sonderbund, qui donne à Montalembert l'occasion de prononcer l'un de ses plus beaux discours. Ce jour-là, Louis Veuillot était à la tribune des journalistes avec Armand Marrast, rédacteur républicain du *National*.

— Il manque, dit Marrast, aux idées républicaines un enragé comme celui-là. Mais nous pouvons nous en passer. Nous n'avons qu'à nous croiser les bras. Il y a en Europe un personnel de rois qui font admirablement les affaires de la démocratie.

— C'est vrai, répliqua le rédacteur de l'*Univers*, mais avouez qu'après votre triomphe il y aura en Europe un personnel de démocrates qui feront admirablement les affaires de la royauté.

III. — Les dissensions s'accentuent au sein de l'*Univers* entre les deux rédacteurs. M. de Coux n'aimait pas les jésuites ; le nouveau correspondant à Rome, le comte de Messey, ami de Ventura, les regardait aussi comme dangereux pour l'Eglise. « Voilà trente ans qu'ils accumulent faute sur faute, » ajoutait Lacordaire. Montalem-

bert, lui, leur demeurait attaché. Quant à Louis Veuillot, il écrivait durement au comte de Messey : « Prenez-y garde, vous finirez par avoir un jésuite sur le nez, comme les lecteurs du *Constitutionnel*. Le *Juif-Errant* vous a mordu. Il en a mordu bien d'autres. Qu'ont-ils donc fait, les jésuites, pour devenir si coupables depuis trois ans ? Ils ont été calomniés par des bandits que nous ne voudrions pas saluer dans la rue. » Néanmoins M. de Coux, même M. Taconet souffraient d'entendre appeler l'*Univers* « le journal des jésuites, » et fatalement une rupture se préparait.

En attendant, le *Denier de saint Pierre* prenait naissance dans les colonnes du « journal des jésuites. » Le 15 septembre 1847, on y lisait en première page qu'un anonyme, le docteur Z., venait de lui adresser cent francs destinés au Pape. « Pour une cure heureuse, disait-il, j'ai reçu des honoraires supérieurs à ceux que j'attendais ; je veux consacrer ce surplus à des œuvres pieuses, car je ne crois pas que nous, catholiques, nous puissions faire un meilleur emploi d'une fraction de notre superflu qu'en aidant le Pape. »

L'*Univers* applaudit à cet acte et demanda qu'il fût imité. Le nonce approuva, les évêques encouragèrent, un comité fut formé et les listes se grossirent d'offrandes de prêtres et de laïcs, de pauvres et de riches. Six semaines après, le mouvement devenait général, grâce à un mandement vigoureux du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon.

Le docteur Z. s'appelait Grégoire, il était colonel, médecin et publiciste. Il rendit à l'*Univers* quelques services d'informations sans jamais rien demander. « Nous ne savions pas d'où il venait, et quand il disparut nous ne sûmes pas ce qu'il était devenu. J'ajoute que nous ne l'entendîmes jamais se prévaloir de son rôle dans la fondation de cette œuvre du Denier de saint Pierre qui a procuré tant de millions et de millions au Saint-Siège. Il la vit réussir et sembla ignorer qu'il y fût pour quelque chose. » Louis Veuillot l'appelait « l'énigmatique Grégoire. »

Au sein du journal, les divisions se faisant de plus en plus aiguës à cause de l'antipathie de M. de Coux pour les jésuites, M. Taconet fut mis en demeure ce choisir entre les deux rédacteurs ; il était fort embarrassé et avait demandé du répit jusqu'au 1er mars. La révolution du 24 février dénoua la situation. M. de Coux s'éclipsa ainsi que les deux de Riancey qui avaient des opinions légitimistes, et l'unité s'établit dans la rédaction. Le soir même du 24 février, Montalembert entrait dans les bureaux du journal. Louis Veuillot lui serra les mains avec effusion : « Il n'y a plus de pairs de France, s'écria l'illustre orateur, je ne suis plus rien, je viens travailler avec vous. » — « Je vous attendais, » répondit simplement le journaliste et, prenant sa plume, il écrivit :

« 24 février, 10 heures du soir.

« La dynastie de juillet a succombé...

« Aujourd'hui comme hier, rien n'est possible que par la liberté. Aujourd'hui comme hier, la religion est la seule base possible des sociétés : la religion est l'arome qui empêche la liberté de se corrompre.

« C'est en Jésus-Christ que les hommes sont frères, c'est en Jésus-Christ qu'ils sont libres.

« Une liberté sincère peut tout sauver.

« Le nouveau gouvernement a de grands devoirs envers la France, envers la société humaine tout entière. Nous lui souhaitons de pouvoir les remplir. Tous les gouvernements ont en eux la faculté de s'affermir : il leur suffit d'aimer la justice et de servir franchement la liberté. »

Louis Veuillot tendit sa feuille à Montalembert qui lut deux fois et dit avec résolution : « C'est bien !... C'est très bien ! Je suis avec vous ! »

Lacordaire blâma Montalembert, il eut même pour lui des paroles dures : le célèbre dominicain avait d'immenses mérites, mais il lui manquait le sens politique. « Tu es fini, lui disait-il ; ta campagne du Sonderbund, ta passion pour les Jésuites, ton entente avec les rétrogrades te condamnent à disparaître. Tu ne peux plus être une force, et tu serais un embarras. Je ne veux rien essayer avec toi ! »

Lui il préparait l'*Ere nouvelle,* qui d'ailleurs ne vécut pas.

« Dieu parle par la voix des événements, écrivait Louis Veuillot. La France croyait encore être monarchique et elle était déjà républicaine. La monarchie succombe sous le poids de ses fautes. Personne n'a autant qu'elle-même travaillé à sa ruine. Immorale avec Louis XIV, scandaleuse avec Louis XV, despotique avec Napoléon, inintelligente jusqu'en 1830, astucieuse, pour ne rien dire de plus, jusqu'en 1848, elle a vu successivement décroître le nombre et l'énergie de ceux qui la croyaient encore nécessaire. Elle n'a plus aujourd'hui de partisans. »

Que demande l'Eglise ? La liberté que lui ont refusée presque toutes les monarchies. Que la République donne la liberté à l'Eglise, et nous serons de fermes républicains.

C'est aussi la pensée de Montalembert : « Sous la République comme sous la monarchie, il nous faut défendre, aimer et servir la liberté religieuse. Nous le devons, nous le voulons et nous le pouvons. Nous en avons pour gages d'une part le respect unanime dont le peuple victorieux entoure la religion, de l'autre la ferme résolution exprimée par le gouvernement provisoire de maintenir le libre exercice de tous les cultes. » (28 février 1848).

De fait la Révolution de 1848 ne s'était point montrée impie à ses débuts. Le 24 février, un grand crucifix fut transporté par les émeutiers des Tuileries à Saint-Roch, escorté de gardes nationaux. Quelques cris se firent entendre en chemin ; celui qui portait le crucifix l'éleva en criant : « Vous voulez être régénérés, eh bien ! n'oubliez pas que vous ne pouvez l'être que par le Christ ! » — « Oui ! oui ! répondirent des cen-

taines de voix. Vive le Christ! » Le curé de Saint-Roch reçut le crucifix et bénit le peuple.

Les républicains, surpris de leur facile victoire, se montrèrent donc favorables à l'Eglise; mais les démagogues comme Ledru-Rollin s'appliquèrent à persuader au peuple que les catholiques ne seraient jamais les amis de la République et qu'ils travaillaient à faire proclamer Henri V. Les commissaires du gouvernement, outrepassant leurs pouvoirs, se firent persécuteurs, sectaires, anarchistes. Louis Veuillot les fustige : « La France croit à la liberté, ils ne veulent croire qu'à la force!... On leur pardonnerait d'être médiocres : l'ivresse du triomphe les rend insensés. » Mais il reste avec Montalembert, et tout en déclinant toute candidature il demande partout : « Avez-vous place pour Montalembert, pour Lacordaire? » Ledru-Rollin, sur l'avis de George Sand, fixa les élections au jour de Pâques, et elles devaient se faire au canton, afin de décourager les bonnes volontés timides et de paralyser l'influence des prêtres. Ce mauvais calcul fut déjoué, les élections furent bonnes, Montalembert fut nommé dans le Doubs et Lacordaire à Marseille. Leur devise était : l'union de la religion et de la liberté.

On vit à la Chambre trois évêques, dont Mgr Parisis, plusieurs vicaires généraux, dont l'abbé de Cazalès, — et Lacordaire. La plupart des élus — ils étaient neuf cents — ignoraient de quel côté ils iraient, mais il y avait parmi eux des éléments inquiétants.

La première séance s'ouvrit le 4 mai. Tout le monde était républicain, mais de quelle république? Cependant les représentants gardèrent quelque tenue. Au sortir de l'Assemblée, Lacordaire descendit jusqu'à la grille et échangea des poignées de main avec le peuple. On était ravi.

Toutefois Louis Veuillot avait été frappé du débraillé général. Il ne fut donc pas surpris de l'invasion de l'Assemblée par le peuple le 15 mai suivant. Barbès déclara à cette foule hideuse qu'on frapperait un milliard sur les riches. Toutes les chemises sales éclatèrent en acclamations. C'était une humiliation pour les représentants, aussi quand arriva — un peu tard — le commandant de la garde nationale, Louis Veuillot l'interpella : « — Vous avez trahi l'Assemblée, la patrie, tout ce qu'un homme peut trahir! C'est vous qui avez ouvert les portes à l'émeute! »

— La République est perdue, pensa Lacordaire, et trois jours après il fit sa démission.

Le 14 juin suivant Louis Bonaparte était élu dans les élections complémentaires, et quand il fut validé il écrivit au président de l'Assemblée : « Si le peuple m'impose des devoirs, je saurai les remplir!... » Deux jours après, il donnait sa démission, mais il avait posé la pierre d'attente.

IV. — Vinrent les journées de juin avec la mort tragique de Mgr Affre. Le 12 novembre suivant Mgr Sibour, transféré de Digne à Paris par la grâce de M. Cavaignac, chantait la messe sur la place de la Concorde, entouré de quatre évêques, dont trois étaient représentants du peuple. Mais la cérémonie fut froide. Louis Napoléon préparait à la sourdine sa candidature à la présidence. Il fit mander Louis Veuillot qui répondit : « Notre chef, c'est Montalembert, que le prince connaît déjà; mieux vaut qu'il continue à s'adresser au chef du parti catholique. » C'est alors que Montalembert fut conquis. Il est vrai que dans son appel électoral Bonaparte disait : « La protection de la religion entraîne comme conséquence la liberté d'enseignement. » Dans une lettre du 2 décembre 1848 à Louis Veuillot, il se déclarait aussi « décidé à appuyer toutes les mesures propres à garantir efficacement la liberté et l'*autorité* du Souverain Pontife, » alors exilé à Gaëte. Aussi fut-il élu président de la République le 10 décembre par 5,434,226 suffrages, contre Cavaignac qui n'en obtint pas même 1,500,000. Montalembert claironna ce triomphe dans l'*Univers*. Louis Veuillot était moins enchanté. Ici la religion était soutenue, là elle était bafouée, c'était l'incohérence. Dans les deux camps, écrit-il en tête de la première édition des *Libres Penseurs* (septembre 1848), nous voyons des hommes de bien et « une égale multitude de gens d'aventure. Il semble que tous les maraudeurs du monde soient du côté de M. Bonaparte, et quand on se retourne, on en voit autant de l'autre côté. »

Un beau livre, bien buriné, avec des ressemblances exactes, des empreintes maîtresses, et très fort, le plus fort, croyons-nous, comme portraits, qui ait paru au XIXe siècle. « Avec quel talent, lui mande Montalembert, avec quel rare bonheur, vous avez su mêler à la satire sanglante mais si légitime de nos *penseurs* modernes, la suave et charmante image de la piété, de la vertu chrétienne! Ma nature essentiellement agressive, à ce qu'on prétend, bondit de joie et de sympathie à la lecture du portrait si fidèle de tous ces cuistres, de tous ces persécuteurs, de tous ces lâches. Mais je vous aime et je vous bénis surtout de votre apologie des *dévotes*... Je ne résiste pas à l'envie de vous féliciter spécialement d'avoir trouvé pour Mme Sand cette apostrophe de *Vieux Georges* qui lui va si bien. »

Puis paraissent *Vindex*, et, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la demande de Buloz, le *Lendemain de la victoire* qui se termine par deux répliques superbes. — Le Vengeur va mourir, assassiné par ses frères, un Jésuite paraît :

« *Le Vengeur*. — Je suis le Vengeur, et je ne me repens pas.

« *Le P. Alexis*. — Malheureux! le seul vengeur est là-haut! Tu n'étais que la vengeance! »

Ensuite un livre étonnamment suave, *La Petite Philosophie*, qui se retrouvera dans les *Historiettes et Fantaisies*.

Les affaires de Rome montrèrent ce qu'il fallait

attendre du président. Après avoir sauvé le Pape il le sommait de se soumettre à son programme qu'il résumait ainsi : « Amnistie générale, sécularisation de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral. » La lettre fut publiée et cependant M. de Falloux était ministre : il la connaissait donc, mais il prétendit qu'il ne croyait pas qu'elle serait rendue publique. En octobre 1849, à la Chambre, l'expédition de Rome fut violemment attaquée par Victor Hugo qui venait de passer à la Révolution ; mais Montalembert l'exécuta net, il prononça alors des discours splendides, dont Louis Veuillot rendit compte splendidement. Malgré les tentatives de l'*Ami de la Religion* et de l'*Ere nouvelle,* toute démocrate, pour les séparer, leurs pensées communes les réunissaient, ainsi qu'une certaine tendresse profonde qui persévéra longtemps. Il est utile aussi de constater que M. Thiers aida puissamment au rétablissement du pouvoir temporel par la France. Une majorité de 470 voix contre 165 approuva le gouvernement.

La liberté d'enseignement fit reparaître les divisions. Nous reviendrons sur cette question à propos du récent livre de M. l'abbé Follioley sur Mgr Parisis. La loi fut votée le 15 mars 1850 par 399 voix contre 237. Nous persistons à croire qu'on pouvait faire une loi de liberté complète, au lieu de garder la chaîne et le licol de l'Université. Quel bienfait alors ! On biffe une loi, mais on ne détruit pas une institution comme eût été une Université libre.

M. Eugène Veuillot raconte ensuite, avec l'autorité qui lui appartient et avec un luxe de documents décisifs, les luttes de Louis Veuillot avec Mgr Sibour qui voulait écraser l'*Univers ;* et il précise son attitude en face du Président devenu empereur. Jamais nous n'avions vu exposé avec autant de clarté et de faits positifs, ce qu'on peut presque appeler la nécessité du coup d'Etat. Louis Veuillot redoutait l'empire, et il proposait simplement la prolongation légale des pouvoirs du Président. Depuis six mois le coup d'Etat était dans l'air, mais il ne se figurait point qu'il fût si proche. Aussi partait-il pour une dizaine de jours dans le Berry chez le comte de Montsaulins à la fin de novembre. Montalembert, très indécis, se rallia timidement d'abord à la cause du Prince Président, quand il vit son nom figurer parmi les membres de la Commission consultative.

L'*Univers* n'hésita pas :

« Si le gouvernement était vaincu (par l'insurrection socialiste), cette situation serait demain celle de toute la France.

« Il n'y a ni à choisir, ni à récriminer, ni à délibérer. Il faut soutenir le gouvernement. Sa cause est celle de l'ordre social. »

Ainsi se prononçait son rédacteur en chef. Montalembert alors s'affirma. Le 5 décembre, il se rendit chez Louis Bonaparte pour connaître ses intentions, et revint content. Le prince lui avait déclaré que rien n'était changé dans ses dispositions à l'égard de la religion et du Pape. « Toutefois, ajouta-t-il, je veux bien être baptisé, mais ce n'est pas une raison pour vivre toujours dans l'eau. » Le 14 décembre, Montalembert donnait dans l'*Univers* son adhésion au nouveau régime : « Je commence par constater, dit-il, que l'acte du 2 décembre a mis en déroute tous les révolutionnaires, tous les socialistes, tous les bandits de la France et de l'Europe. C'est à mon gré une raison plus que suffisante pour que tous les honnêtes gens s'en réjouissent et pour que les plus froissés d'entre eux s'y résignent. »

Les évêques aussi adhérèrent au coup d'Etat et Mgr Menjaud, évêque de Nancy, prononça cette phrase célèbre qui résumait la situation : « Le Président est sorti de la légalité pour rentrer dans le droit. »

Le 23 janvier 1852 un décret présidentiel donnait à l'Etat les biens de Louis-Philippe. Cette mesure blessa Montalembert, qui se retira de la Commission consultative. Louis Napoléon ne le rappela point.

V. — Un mot maintenant des agissements de Mgr Sibour contre l'*Univers*.

En arrivant à Paris, Mgr Sibour tint à voir Louis Veuillot :

— L'*Univers* sera mon journal, lui dit-il.

En effet il espérait que l'*Univers* serait sien ; mais ce journal ne fut jamais à personne, et il se rendit bien vite compte que sa direction n'y serait pas acceptée. D'un esprit peu précis, d'un caractère très autoritaire, il voulait une feuille à conduire. L'*Ere nouvelle* ne lui parut pas assez souple, il fonda le *Moniteur catholique* et invita le rédacteur de l'*Univers* à célébrer avec ses nouveaux rédacteurs Poujoulat, Darboy, Bautain, sa bienvenue au monde. Au dessert il exposa les qualités du nouveau-né qui serait doux, conciliant, et se tairait des questions irritantes pour mieux faire aimer la religion.

— C'est très bien, Monseigneur, interrompit Louis Veuillot, je comprends la situation. Le *Moniteur catholique* sera Marie et tiendra le salon, l'*Univers* sera Marthe et fera le gros service.

— Bravo ! s'écria Combalot de sa voix chaude et sonore.

Le nouveau-né mourut au bout de six mois.

Le Concile de Paris de 1849 avait porté un décret touchant « les écrivains qui traitent des matières ecclésiastiques. » L'archevêque gardait du ressentiment. A ses yeux l'*Univers* se compromettait et compromettait l'Eglise, il était urgent de l'arrêter sur sa pente violente. Il publia donc un mandement où se lisait cette phrase : « Il scandalise un grand nombre de fidèles, et éloigne du sein de l'Eglise une grande partie de ses enfants, égarés, aveugles ou indifférents. » (31 août 1850). Les griefs rapportés dans l'*Avertissement* qui accompagnait le mandement n'étaient pas bien définis, sauf en ce qui concer-

nait le Dictionnaire de Bouillet, attaqué dans le journal.

L'*Univers* en appela au Pape. Les évêques les plus en vue le soutinrent. Par contre, Montalembert ne donna pas signe de vie et Lacordaire désapprouva. Le P. de Ravignan se prononça doucement en faveur du journal.

A Rome depuis longtemps déjà l'on était bien disposé pour l'*Univers*. Le Pape avait été touché de sa docilité à ses instructions, après le vote de la loi de 1850. L'abbé Bernier, correspondant de Louis Veuillot, lui témoignait le désir de Pie IX de lui envoyer une médaille. (22 juillet 1850). Le journaliste répugnait à recevoir une décoration quelconque et il répondit : « Causez-en avec mon frère. » Eugène Veuillot était justement en route pour Turin, afin d'y remettre à Mgr Franzoni, condamné à l'amende et à la prison pour avoir défendu les droits de l'Eglise, la croix pectorale que portait Mgr Affre quand il fut assassiné. Il poussa jusqu'à Rome où il obtint une audience du Saint-Père.

— Je connais l'*Univers*, lui dit Pie IX, j'approuve ses travaux, c'est le journal français que vous trouverez ici. Je suis content de lui. Cependant il a donné il y a quelque temps sur le Président de la République un article dont toutes les parties ne m'ont pas plu. C'était dur. Il faut faire attention à ne pas avilir l'autorité.

— Nous voudrions pouvoir effacer les expressions qui ont déplu à Votre Sainteté; et si elles ont fait croire à une opposition systématique contre le gouvernement établi en France, elles ont trahi notre pensée. Nous sommes catholiques, nous respectons les gouvernements que le Saint-Siège reconnaît, et nous nous reprocherions une opposition de parti pris contre un pouvoir qui a rendu des services à l'Eglise.

— C'est cela. Maintenant, je vous le répète, je suis content de l'*Univers* et je veux lui donner une approbation, un témoignage de ma satisfaction, de mon affection personnelle.

La lettre qui contenait ces renseignements parvint à Louis Veuillot le 29 août, le 31 l'*Avertissement* lui était notifié...

La réconciliation se fit, mais le nonce dit au rédacteur de l'*Univers*, après avoir vu l'archevêque : « Préparez-vous à de nouvelles épreuves, il recommencera. »

On n'attendit guère. Mgr Sibour fit un mandement (15 janvier 1851) où il exaltait la république et la démocratie avec une exagération qui indigna. Le vieil évêque de Chartres, Mgr de Montals, répondit par un autre mandement (12 mars 1851), très élevé et un peu vif. Le cardinal Gousset jugea que l'*Univers* accomplirait une œuvre utile en reproduisant cette réfutation des erreurs de l'archevêque de Paris. Louis Veuillot le fit. Il faut lire les détails de cette curieuse affaire, qui se termina par un échange de lettres convenues entre les deux prélats.

Louis Veuillot eut ensuite une polémique avec Emile de Girardin, de la *Presse*. Mgr Sibour le manda le 29 septembre 1851 au séminaire de Saint-Sulpice pour le prier d'adresser des excuses au célèbre publiciste.

— Non, Monseigneur, répondit Louis Veuillot, cela vous ferait trop de tort. Ces misérables pourraient vous en savoir gré, mais les chrétiens en seraient consternés plus que vous ne pouvez le croire.

Le lendemain, paraissait dans l'*Avènement*, inspiré par Emile de Girardin, un résumé assez exact de leur conversation. Ce journal annonçait un nouvel *Avertissement*. Louis Veuillot se plaignit amèrement à l'archevêque, et cette maladresse ajourna le coup.

Puis ce fut en 1852 la question des classiques païens. Mgr Dupanloup écrivit une lettre aux professeurs de son petit séminaire pour les défendre, l'*Univers* la discuta, l'évêque d'Orléans le frappa en l'interdisant dans ses maisons d'éducation. « Une question de pédagogie devenait une affaire de parti. » Tout le monde se jeta dans la mêlée, Mgr Dupanloup essaya d'ameuter la majorité de l'épiscopat contre son adversaire, intrigua, brouilla tout, et finalement échoua. La *Déclaration* qu'il espérait faire signer fut renversée par Mgr Parisis qui écrivit à l'*Univers* une lettre publique où il disait :

« Ses services sont incomparablement supérieurs à ses fautes... Je regarderais la suppression et même la suspension de votre feuille comme un malheur pour la cause catholique. » (Juin 1852).

Mgr Gousset intervint aussi dans le même sens, avec vingt autres, et Mgr Donnet accusa Mgr Dupanloup d'avoir méconnu les règles canoniques, les principes, les convenances, et d'avoir erré touchant les faits. La réponse de Mgr Depéry, évêque de Gap, à l'évêque d'Orléans, était très originale :

« Je crois en Dieu, créateur de l'Univers, mais je ne crois pas à la bonne foi de ceux qui veulent détruire l'*Univers*...

« Je crois à la vie éternelle, mais je ne veux pas de celle des Champs-Elysées, quelque belle que la fassent les poètes païens... »

Alors une réponse du cardinal Antonelli écarta la *Déclaration*, avec des paroles qui impliquaient un blâme.

Restait la question des classiques païens. Louis Veuillot continue à la traiter. Mgr Donnet, de Bordeaux, lui ordonne d'un ton hautain de garder le silence; le journaliste réplique par une lettre très forte. « Si vous la publiez, lui mande l'archevêque de Bordeaux, je frapperai votre journal. » De son côté, le cardinal de Bonald se prononce contre la thèse de l'abbé Gaume, qu'appuie le cardinal Gousset. Alors Louis Veuillot déclare qu'il se retire de la lutte : « J'ai enfin le prix de sagesse, » dit-il en souriant. Il ne pouvait décemment intervenir comme juge entre deux cardinaux presque également autorisés et estimés.

En est-ce fait enfin de ces polémiques entre

catholiques ? Non, l'école libérale n'en finit jamais. L'abbé Gaduel, vicaire général de Mgr Dupanloup, censure l'*Essai sur le catholicisme, le socialisme et le libéralisme* de Donoso Cortès, qui faisait partie de la *Bibliothèque nouvelle* fondée par Louis Veuillot. Celui-ci répond avec un esprit incroyable qui met la galerie de son côté. L'abbé Gaduel défère l'*Univers* à l'archevêque de Paris. Mgr Sibour n'attendait qu'une occasion pour interdire le journal à son clergé ; il saisit celle-ci par les cheveux et formula l'interdiction avec menace d'excommunication si les rédacteurs de l'*Univers* se permettaient de discuter l'*Acte* qui les frappait. (17 février 1853).

Louis Veuillot venait de partir pour Rome avec Mgr de Salinis. (1er février 1853). Nous avons raconté ailleurs son entretien du 25 février avec Pie IX qui « haussa les épaules » en apprenant l'affaire Gaduel [1]. On ignorait à Rome alors que Mgr Sibour venait d'agir et que Mgr Guibert, évêque de Viviers, avait aussi condamné l'*Univers*. (17 février).

Mais le lecteur lira dans le beau livre de M. Eugène Veuillot les détails, qu'on ne saurait abréger. Ces dernière pages surtout sont d'un intérêt puissant, parfois poignant. Nous ignorions bien des dessous qui sont enfin révélés et avec une clarté, une autorité, avec des documents devant lesquels il faut s'incliner. Ce n'est pas un livre de combat, c'est un livre d'histoire. Les faits sont racontés avec chaleur, mais avec impartialité. Les temps revivent devant vous, et vous comprenez ces résolutions qui, de prime abord, paraissaient précipitées ; ces hésitations, ces réconciliations nombreuses avec Montalembert, et aussi, hélas ! ces luttes passionnées où Mgr Dupanloup travaille à engager tout l'épiscopat en des querelles stériles et personnelles. Vous y trouvez en germe les idées d'opposition au Concile qui jettent un voile sur tant de belles mémoires. Nul désormais ne pourra prétendre connaître l'histoire de l'Eglise de France au dix-neuvième siècle s'il n'a lu ces chapitres lumineux et probants. Parfois les matières se font arides, mais le style très vivant de l'auteur les relève et leur rend d'un mot, d'un jugement court et net, tout leur intérêt, les remet en valeur. Il sait d'ailleurs, au moment voulu, apporter une de ces lettres charmantes de son frère, qui vous reposent par leur pétillante gaieté.

Il y a aussi le chapitre des « deuils. » Celui-là ne saurait se lire sans que les pleurs qui obscurcissent les yeux en interrompent la lecture. Alors apparaît en Louis l'homme de cœur, l'homme de foi trop peu connu, et l'on ferme le livre en se disant : « Quel écrivain, quel lutteur, mais quel grand chrétien ! »

[1] Voir *Ami* du 16 mai 1901, p. 458.

2° Comptes rendus bibliographiques

Œuvres choisies du cardinal Bourret, mises en ordre et publiées par Mgr Ricard. *Instructions pastorales*. — Un magnifique vol. in-8 de XII 580 p. — E. Carrère, éditeur à Rodez.

Sous ce titre vient de paraître un beau volume qui renferme les principales instructions du cardinal Bourret. Un second qui est sous presse donnera les sujets de circonstance.

Dans une courte mais charmante introduction, Mgr Ricard caractérise le genre d'éloquence du savant et regretté cardinal. « A ceux qui se plaindraient, dit-il, de ce que l'évêque de Rodez a parfois la main un peu rude et la langue trop dure, nous répondrions ce que M. de Pontmartin disait de Mgr Besson qui mérita plus d'une fois le même reproche : « L'écorce du bouleau est plus polie que celle du chêne, et cependant le chêne perdrait au change. »

Mgr Bourret avant tout cherchait la pensée, mais l'expression venait toujours ; si elle était parfois raboteuse, elle demeurait imagée et vivante. Quand il parlait, il regardait son auditoire bien en face, il le saisissait, l'étreignait en quelque sorte et enfonçait son idée jusqu'à ce qu'elle eût pénétré. « L'utilité des enfants de Dieu, d'après Bossuet, est la loi suprême de la chaire. » Lui, il tenait à parler « utilement » pour le plus grand bien des âmes, et quoiqu'il n'aspirât point au mérite de grand prédicateur, et qu'il fût trop absorbé par son diocèse, il parlait toujours, dans les églises, dans les communautés, à la fin des banquets, vrai semeur de paroles improvisées, originales, attachantes et préparées d'ailleurs par une habituelle et profonde réflexion sur toutes choses. Il parlait par devoir, pour enseigner, pour éclairer, pour caractériser une situation ou mettre en lumière une vérité inaperçue. Et quand il parlait, « il enveloppait son auditoire de sa parole et le fascinait de son gros regard profond et pénétrant. »

Il excellait dans les répliques pour l'à-propos, la délicatesse, la simplicité. Rien n'est resté sans doute de ces improvisations qui tenaient sous le charme, mais certaines de ses instructions pastorales qui ont produit une forte impression quand elles parurent, méritaient d'être recueillies, et c'eût été grand dommage de les laisser dormir dans les archives paroissiales.

Ce volume fait ressortir d'abord les grandes plaies de notre époque, la désorganisation morale, l'impiété, le matérialisme, et montre les remèdes dans les principes chrétiens, la religion, la foi, Jésus-Christ. Citons une de ses meilleures pages pour indiquer le genre et la forte manière du cardinal.

« Que voulez-vous que fassent aux terribles égarements de l'esprit et à l'affadissement des cœurs et des volontés de belles routes, de belles usines, des procédés ingénieux de travail, de locomotion et de mécanique ? Rien autre chose que courber un peu plus l'humanité vers la terre et la rendre de plus en plus dépendante de la matière, dont elle devient par toutes ces inventions la servante beaucoup plus que la souveraine et la directrice. »

Voici maintenant comment il dit son fait à la philosophie contemporaine :

« Croyez-vous qu'avec une morale vague... on arrêtera des déportements tels que ceux que nous avons sous les yeux ; et que vous réprimerez des convoitises auxquelles rien ne peut résister, avec des phrases creuses, des mots sonores, des appels à l'idéal, une affirmation mal définie du devoir et l'évocation de je ne sais quel sentiment de démocratique enthousiasme ?... Qu'avez-vous d'ailleurs à leur offrir, à tous ces hommes épris d'eux-mêmes et sous le coup de toutes les exigences et de tous les frémissements de la chair, en échange du frein que vous leur demandez de s'imposer ? Qu'avez-vous à leur faire espérer ou du moins à leur faire craindre ? Rien absolument. Vous les trompez avec les promesses d'un bien-être sensible que vous ne pouvez leur donner ; vous les attirez avec l'appât de jouissances que vous ne pouvez finalement leur servir ; mais bientôt ils s'aperçoivent que vous les avez trompés et ils se retournent contre vous avec la même violence qu'ils avaient mise à vous suivre. Vous voulez alors leur opposer la force, mais ils brisent la force et ils passent. Et vous n'avez rien à dire... »

Quelle critique plus caractéristique du socialisme ?

A signaler ensuite trois belles instructions pastorales sur l'Eglise, ses luttes historiques contre l'erreur, les attaques actuelles dont elle demeure l'objet. On l'accuse de ne pas respecter les lois : « Avez-vous jamais lu, s'écrie-t-il, nos traités de théologie et leurs commentaires? Vous pouvez, ô législateurs, y voir combien grande nous avons fait la loi et combien sainte nous avons déclaré votre autorité. Pendant que vous ne lui donniez qu'une origine humaine, nous lui avons assigné une genèse divine et une céleste paternité. »

On l'accuse de faire de la politique : « Eh ! mon Dieu ! quand nous en avons fait, les Etats ne s'en sont pas plus mal trouvés... Mais ne craignez rien, nous ne voulons pas ressusciter ce temps-là ; nous voulons vous laisser le soin redoutable de conduire les affaires publiques. Conduisez-les bien, nous vous en louerons ; mais laissez-nous conduire aussi l'Eglise et ne venez pas vous opposer à sa marche pour que nous ne soyons pas obligés de vous résister... »

Les remèdes aux misères sociales sont la mortification, l'imitation de Jésus pénitent, la dévotion à la sainte Vierge. Tout cela est traité avec une énergie singulière, une vigueur de vie que l'on ne connaissait pas en général à l'évêque de Rodez, et parfois avec une pénétrante suavité. Parlant de la réconciliation de l'homme avec Dieu par Marie et du bonheur d'Adam lorsqu'il entendit cette parole divine : *Ipsa conteret caput tuum :* « Qu'il dut être beau, dit-il, le cantique que la première génération humaine chanta à sa libératrice ! Avec quelle reconnaissance Adam et sa compagne durent déposer dans leurs cœurs flétris par l'infortune la promesse de cette femme victorieuse par qui ils seraient un jour réintégrés dans leur héritage ! »

Le volume se ferme sur la pensée de Dieu qui nous soutient dans le devoir et sur la pensée de la mort qui nous force à réfléchir :

« Oh ! mon Dieu ! Avez-vous jamais réfléchi dans une nuit sans sommeil ou dans le silence d'une méditation saisissante sur cette première entrevue d'une âme avec son Dieu ? Quel réveil après les convulsions de l'agonie ! Quelles visions étranges dans ce passage du temps à l'éternité ! Ce premier regard de l'âme sur elle-même, que sera-t-il ?... Que deviendrons-nous ? Que penserons-nous ? Que ferons-nous ? Oh ! oui, venez à cette audience, pécheurs endurcis, ennemis de Dieu et de son Eglise ; venez voir, venez entendre, venez essayer de ce premier saut dans l'enfer !... »

Les sujets ont été ainsi groupés dans un ordre ingénieux : le mal contemporain et ses remèdes ; l'impiété qui blasphème, qui maudit le Christ et son Eglise et qui ne se débat quelque temps dans la fange des passions que pour aboutir à la mort. « Prenez-vous-y comme vous voudrez, » tout finit là.

Il y a là une mine féconde pour la prédication, en même temps qu'une réfutation solide des erreurs du temps.

Ajoutons qu'au commencement de chaque instruction ou série d'instructions, Mgr Ricard a placé des observations critiques et historiques précieuses. On sait où a été prêché par exemple le discours sur « Jésus-Christ le grand pénitent, » et l'on a sous les yeux une sorte de résumé de l'instruction ou du sermon.

Œuvres pastorales de Mgr Berteaud, évêque de Tulle. — 2 vol. in-8°. — Paris, librairie St-Joseph, 28, rue d'Assas.

En tête du premier volume se lit une petite étude très originale du P. Gondrand : « L'évêque de Tulle et ses quatre-vingts ans, » destinée à mettre en relief la doctrine et la manière de Mgr Berteaud.

Né à Limoges le 30 novembre 1798, Léonard Berteaud débuta par l'enseignement, et devint au Dorat un professeur sans rival pour la science, l'éloquence intarissable, l'élan surtout. « Les écoliers allaient à sa classe avec un besoin fiévreux de l'entendre, et ses collègues en professorat disputaient à leurs propres occupations le temps de l'écouter et de l'applaudir. »

« On aurait déjà pu dire de lui, raconte le P. Gondrand, jusqu'à un certain point, ce que Pie IX en a dit depuis que le grand docteur s'est révélé de plus haut : « L'évêque de Tulle, c'est la tradition vivante de « l'Eglise catholique parlée avec toute la poésie du « ciel. » Il rendait neuves en effet toutes les grandes leçons de l'antiquité ; il poétisait tout ce qui passait du programme scolaire sur ses lèvres de commentateur ; il poétisait, c'est-à-dire faisait, sur le type divin, cette science dont avaient besoin les jeunes âmes. »

Nommé chanoine théologal, il se révèle aussitôt grand prédicateur, mais ce qu'il prêchera, ce sera toujours le Verbe incarné et sa doctrine. Et il parle comme personne n'a parlé dans le dix-neuvième siècle. Il a des aperçus à lui, neufs et vrai, une langue à lui, sonore et souple, très élevée et très simple, avec des images extraordinaires, « riches et opulentes. » Il demeure « à part, dit Louis Veuillot, dans le groupe des orateurs contemporains. Son verbe et son action lui appartiennent uniquement. Sa pensée apparaît soudaine avec le même caractère de propriété. On dirait que cette *acqua vergine* bondit d'une source plus escarpée et se gonfle d'une neige plus choisie. Elle a des saveurs, un cristal, une harmonie à part... L'habitude de parler aux petits de ce monde, en présence des œuvres de Dieu, mêle dans ses discours ces familiarités qui froissent parfois les règles de l'art sans jamais enfreindre ses lois. Les oreilles académiques s'étonnent, le grand art n'est point blessé, et tout au contraire... Sa pensée est un chant sans fin ; ce qu'il dit, il le voit ; ce qu'il voit, il l'admire et l'adore... »

Ainsi écrivait le célèbre polémiste le 23 janvier 1870, après avoir entendu l'évêque de Tulle à Saint-André *della Valle*. Tout l'article est à relire.

Mgr Berteaud est donc le chantre du Verbe incarné, et par là-même, du Pape, vicaire, et de l'Eglise, épouse du Verbe incarné. Sans doute ses discours, sans l'action admirable qui les mettait en œuvre, paraîtront plus calmes, mais ils ne seront pas froids ; et comme ils étaient remplis d'une doctrine exquise, savoureuse et profonde, ils mériteraient d'être recueillis. Aussi bien les éditeurs nous promettent-ils pour bientôt « un trésor de discours et des fragments absolument inédits, moissonnés parmi les manuscrits » du grand évêque de Tulle.

Ils nous ont donné ici seulement ses Œuvres pastorales. Ce sont des lettres et des mandements travaillés, achevés, sur le sacerdoce, le Verbe incarné, les retraites ecclésiastiques, l'Eglise, la papauté, le Concile, et sur divers événements qui sollicitaient sa verve et sa piété pastorales, comme la Guerre d'Orient, la prise de Sébastopol, le 25e anniversaire de Pie IX, le Denier de saint Pierre, etc.

Le premier volume débute par la Lettre pastorale de l'évêque de Tulle à l'occasion de son arrivée dans son diocèse, le 15 octobre 1842. « Le pouvoir spirituel, dit-il, est une réalité divine à laquelle l'homme aura beau notifier ses aversions. Déposée dans le monde des intelligences avec serment de son auteur qu'il ne se repentira jamais de l'y avoir mise, elle est indéfectible, immortelle. » Et au profit de qui cette autorité spirituelle ? Au profit des seuls fidèles. « Ainsi par exemple, cette prérogative merveilleuse de l'infaillibilité, qui ira croire qu'elle est au profit du grand hiérarque présidant ses frères de l'épiscopat ? Elle est pour vous seuls, N. T. C. F., pour vous qui avez besoin de connaître la vérité divine... Ils sont des interprètes au profit de la masse chrétienne ; ils ont la fatigue des grandes et infinies réponses aux problèmes qui intéressent l'humanité ; ils vous servent à la lettre comme ces esclaves qui portent dans la nuit des lampes devant les pieds de leurs seigneurs. »

Aussi la première fois qu'il parle à son peuple c'est déjà pour affirmer sa foi en l'infaillibilité pontificale.

Personne dans le XIXe siècle n'a compris et défini comme lui le pouvoir temporel du Pape. « Ce pouvoir, dit-il, est né à son heure et à sa façon ; né pour l'Eglise, il durera avec elle. »

Et ce n'est pas un pouvoir théocratique. « La théocratie n'a apparu qu'une fois : ce fut aux premiers temps des Israélites, et chez eux Dieu était le législateur direct et le roi immédiat. Au moyen âge, le Souverain Pontife a dit et fait d'admirables choses au nom de Dieu ; il a rendu d'immenses services à l'Europe. Cette noble action de la Papauté ne supposait en rien la théocratie : les peuples avaient leurs rois et leurs législateurs.

Remontez aux origines. « Jamais les Souverains Pontifes n'ont entendu placer Dieu en personne à la tête des domaines qui leur advenaient. Le pouvoir temporel s'est mis en leurs mains comme conséquence très séante de leur pouvoir spirituel. De là à la théocratie il n'y a aucun rapport. Nous reconnaissons avec fierté que le prince temporel étant avant tout prince spirituel, il a des moyens supérieurs de faire son œuvre nouvelle ; ses dotations surnaturelles l'aident merveilleu-

sement à conduire les choses terrestres..., et néanmoins quand il touche à ces choses il n'a pas la prétention de faire son œuvre divine, cette autre si grande pour laquelle il a été créé. »

Qu'adviendrait-il si le pouvoir temporel était enlevé au Pape, si le Pape cessait d'être roi? Il serait moins libre, et il y aurait en lui comme une séparation de l'âme et du corps : « La royauté lui était unie comme un corps et une âme, elle recevait de lui son mouvement et sa beauté. Les jours sont venus où l'accord va cesser ; il faut rompre, l'esprit se retirera dans ses hauteurs, » mais jamais il n'abdiquera ses droits.

Tout est à lire dans ces deux volumes, ou plutôt tout y est à méditer, car la pensée est très élevée et il faut souvent se donner la peine de la suivre. L'esprit qui y règne, c'est l'esprit du Pape.

On raconte que Pie IX, entouré de prélats et d'une foule immense, descendait un jour le perron de l'église Saint-Philippe de Néri, quand il aperçut l'évêque de Tulle. Il alla droit à Mgr Berteaud, prit sa tête entre ses deux mains et l'appuya sur son cœur, sans rien dire. De fait, la pensée de l'évêque de Tulle semble avoir passé par le cœur de Pie IX.

Une autre fois, le grand Pape en montant en voiture faillit tomber. *Toulle* était là qui le retint dans ses bras : « Ah ! s'écria Pie IX en souriant, *Toulle* qui porte le Pape ! — Oui, répondit l'évêque avec le charme et l'à-propos qui lui appartenaient, le Pape qui porte le monde. »

Ces deux anecdotes peignent à ravir l'esprit, la doctrine, le cœur, les hautes idées de l'évêque de Tulle.

Histoires du Catéchisme du diocèse d'Arras, par l'abbé J. Déplanque, curé d'Ecquedecques. — Un vol. in-12 de XI-360 p., 2 fr. — Arras, Sueur-Charruey.

Le Catéchisme du diocèse d'Arras, suivi aussi dans le diocèse de Langres, fut, comme on sait, composé par Mgr Parisis, successivement évêque de Langres puis d'Arras. Le mérite propre du nouveau recueil que nous annonçons, c'est que les histoires en sont à peu près toutes tirées de l'Écriture Sainte, de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Il y a là une mine très riche, qu'on laisse trop souvent de côté ou que l'on n'exploite pas suffisamment dans les recueils de ce genre. L'Esprit-Saint qui a inspiré aux écrivains sacrés de consigner toutes ces histoires, l'a fait pour notre enseignement et notre édification, suivant le mot de saint Paul : c'est donc entrer dans ses vues divines que de méditer ces récits pour nous-mêmes et de les proposer à nos enfants.

La Sainte Bible, avec *Commentaire*, etc.. par l'abbé Petit. — Tome XIV. — Un vol. in-4° de 572 p. — Arras et Paris, Sueur-Charruey.

Novum Testamentum *græce et latine*. Textum græcum recensuit, etc., Fridericus Brandscheid. — Pars altera : *Apostolicum*. — In-16 de 804 p., 3 fr. 25. — Fribourg, Herder.

I. — Ce tome XIV de la *Bible* de M. Petit comprend les Evangiles de saint Luc et de saint Jean. Nous avons dit trop souvent les qualités distinctives de cette œuvre pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Elle aspire à devenir la « Bible du clergé français », la Bible de tous nos presbytères. Elle le mérite ; et le succès a récompensé la sagesse pratique dont l'auteur a fait preuve dans le choix de ses commentaires. — Des voix malintentionnées et dont l'écho nous est arrivé avaient répandu le bruit, il y a un ou deux ans, que l'auteur, trop pressé, allait escamoter la fin de son travail et expédier en deux volumes tout le Nouveau Testament. On voit qu'il n'en est rien, et que les deux volumes parus du Nouveau Testament ne comprennent encore que les quatre Evangiles.

II. — Nous avons annoncé cette année (n° du 28 mars) la publication de la première partie de ce Nouveau Testament, intitulée : *Evangelia*. Aujourd'hui paraît le tome II, sous le titre de *Apostolicum*. Il comprend les *Actes*, les *Epîtres* et l'*Apocalypse*. On y trouvera, en regard du texte de la Vulgate latine, un texte grec critique, avec un appendice qui donne les principales variantes des manuscrits et l'autorité respective de chacune d'elles.

La typographie est admirable, comme en général tout ce qui sort des presses de la maison Herder. Outre la numérotation par versets, on a adopté la répartition des chapitres par paragraphes distincts (ce qu'a fait aussi M. Fillion chez nous dans sa petite édition latine de la Vulgate). C'est certainement l'édition la plus commode, la plus portative du Nouveau Testament grec-latin.

En tête l'*Imprimatur* de l'archevêché de Fribourg-en-Brisgau.

Commentarii de SS. Corde Jesu, de Beata V. Maria et de S. Joseph, par le P. Bucceroni, prof. au Collège Romain. — Un vol. gr. in-8 de 262 p., 4 fr. — Œuvre de Sainte-Catherine, au Séminaire français, 42, via Santa Chiara, Rome.

San Ignazio di Loiola, *Esercizi spirituali* proposti dal P. Gennaro Bucceroni agli Ecclesiastici secolari, ai religiosi e alle Monache. — Un vol. gr. in-8 de 300 p., 2 fr. 50. — Même adresse.

I. — Nous n'avons jamais vu mettre en lumière plus nette et plus complète que dans ce traité du P. Bucceroni tout ce qui se rapporte au culte du Sacré Cœur, son double objet matériel, son triple objet formel, les actes du culte, la plaie du côté, le symbolisme du sang et de l'eau, les symboles de ce mystère dans l'Ancien Testament et sa représentation mystique au saint sacrifice de la messe.

Tout cela, avec un appendice sur les sept paroles du Christ en croix, est dit en cinquante pages ; et vous ne sauriez croire quelle quantité d'idées sont remuées, élucidées, mises en saillie dans ces cinquante pages qui, il est vrai, sont très compactes.

Les *Commentarii* sur la sainte Vierge occupent cent soixante pages (p. 57-217). Ils sont répartis en vingt et un chapitres. Le P. Bucceroni suit l'ordre même de la vie de la sainte Vierge : sa prédestination dans les décrets divins, sa vie figurée et prophétique dans l'Ancien Testament, son Immaculée Conception, sa Nativité, son Nom, sa Présentation, et ainsi de suite, à travers les divers mystères où elle paraît, jusqu'à son Assomption, avec deux chapitres supplémentaires sur ses Congrégations, son Rosaire et ses litanies. Et sur chacune de ces choses, vous avez toutes les certitudes et les probabilités de la théologie, avec la fleur des Pères, le tout exprimé avec une concision extraordinaire, mais surtout avec une clarté et une plénitude de doctrine et de piété qui vous établit l'âme dans une paix admirable, tout en vous ouvrant les horizons les plus étendus et les plus variés, que des références multiples et très précises vous permettent d'explorer à loisir.

Même plan pour les *Commentarii* sur saint Joseph : sa généalogie, sa patrie, son nom, les diverses circonstances, certaines ou probables, de sa vie, avec l'exposé ou la solution des questions exégétiques ou doctrinales qui s'y rattachent. — Mes chers confrères, étudiez et aimez saint Joseph avec le P. Bucceroni ; mais surtout méditez ces pages sur la sainte Vierge, qui vous illumineront toutes les profondeurs de la théologie mariale et vous renouvelleront en dévotion et ne manqueront pas aussi, quel que soit votre âge, de vous refaire une virginité oratoire.

II. — Le même P. Bucceroni vient de publier, *en italien*, une édition des *Exercices* de saint Ignace, distribués pour une retraite de huit jours, à l'usage du clergé et des communautés religieuses. Ces méditations, données avec beaucoup de clarté et de force, seront les bienvenues de tous ceux de nos confrères français qui ont le goût de se perfectionner dans la langue suave de l'auteur.

Histoire de l'Europe et de la France, 1610-1789, par J. Brugerette.— Tome Ier : *Les Relations internationales. La Politique. La Guerre.* — Un vol. in-12 de III-447 pages, 3 fr.50. — Paris, Ch. Delagrave ; Lyon, A. Nouvellet.

Ce volume d'histoire se présente « à l'usage des candidats au baccalauréat, à l'Ecole de Saint-Cyr et à la

licence ès-lettres ». Et il sera en effet, pour ces diverses classes de jeunes gens intéressants, d'un « usage » très facile et très fructueux. Mais ce n'est là que le moindre de ses mérites.

Il dépasse incomparablement la portée d'un manuel ordinaire. Il pourrait réaliser une révolution dans l'art d'enseigner l'histoire. Jusqu'ici on s'est beaucoup trop habitué à présenter les faits de l'histoire générale dans une série de chapitres conventionnels à peine unis par le lien chronologique : histoire fragmentaire qui laisse perdre de vue la « suite » des événements.

On vous répète, par exemple, partout, que la succession d'Espagne est le pivot de la politique de Louis XIV : ce qui implique évidemment que Louis XIV s'est occupé de l'Espagne toute sa vie. Or, ouvrez les manuels, et vous y verrez la question d'Espagne figurer au début du grand règne avec la guerre de *dévolution*, et à la fin avec la guerre de *succession :* entre les deux, hiatus où il n'est plus question de l'Espagne. Tandis que la vérité est que toute la politique française de cette époque fut commandée par l'imminence de l'ouverture de la succession d'Espagne et par le souci du sort réservé aux vingt-deux couronnes qui reposaient sur la tête du roi mourant Charles II, et que la politique européenne fut à son tour commandée et dominée par la politique française : double ou unique vérité qui éclate aux yeux dans le chapitre où M. Brugerette résume toute la politique européenne de la seconde moitié du XVII^e siècle sous ce titre générique : « *L'Europe contre les Bourbons ou la question de la succession d'Espagne,* » comme il avait groupé la politique de la première moitié du même siècle autour de cette idée directrice : « *L'Europe contre les Habsbourg ou la lutte contre la restauration de l'empire de Charles-Quint.* »

On voit la fécondité de cette méthode et les points de vue nouveaux qu'elle découvre. C'est l'ordre logique substitué à l'ordre chronologique.

Nos professeurs tireront le plus grand profit de ce nouveau manuel. Les élèves également, au moins les élèves d'élite ; quant au « commun des rhétoriciens », c'est une question à examiner pour chaque maison en particulier.

M. l'abbé Brugerette dit, à la fin de son ouvrage : « De l'esprit chrétien la diplomatie de cette époque n'a présenté le moindre souffle » (p. 435). Cela peut se soutenir ; et la diplomatie n'affectait certes pas de parler le langage chrétien. Mais, à qui veut aller au fond des choses, la question religieuse n'en apparaît pas moins comme la préoccupation constante des gouvernements de ce temps-là comme de tous les temps. Et M. Brugerette s'oublie quelquefois à parler un peu trop lui-même le langage de la diplomatie, par exemple quand il étudie les causes de la guerre de Trente ans et qu'il nous dit que les Habsbourg « *menacent* de rétablir dans toute l'étendue de l'empire l'unité catholique » (p. 41) : le mot *menacent* est au moins malheureux. P. 46 (en note), une appréciation de la politique de Ferdinand II qui n'est pas au point, et risque tout au moins de donner lieu à de graves malentendus dans l'esprit des jeunes gens. — Nous avions déjà invité l'auteur, à propos de son traité de rhétorique sacrée, à recommander à son éditeur le soin de l'orthographe des noms propres : on trouve trop de lapsus typographiques encore à relever dans le présent volume.

Natalité, par l'abbé Camille Ract. — In-8° de 416 pages, avec 25 gravures, 4 francs. — Paris, Poussielgue.

La question de la natalité française est une des plus graves qui se posent aujourd'hui pour le moraliste comme pour le patriote. Elle est à l'ordre du jour ; et à l'heure actuelle il n'est pas de journaux ou de revues qui ne se fassent un devoir d'y revenir de temps en temps. On en a étudié surtout le côté sociologique et le côté patriotique. M. l'abbé Ract, lui, met évidemment au premier plan le point de vue chrétien et moral, sans négliger aucune des autres faces du sujet.

C'est la première fois que la question est traitée avec cette ampleur et cette plénitude. Un pareil travail ne s'analyse pas ; il suppose une immense lecture ; il est bondé de chiffres. Rien n'est laissé dans l'ombre. Causes, conséquences, remèdes, tout est passé en revue : grand remède et remèdes secondaires, grande cause et causes secondaires (causes physiologiques, causes sociales, causes économiques).

Ajoutez le charme d'une illustration pittoresque, une carte démographique, et une éloquente préface de M. Fonsegrive.

Le Peuple allemand à l'époque de la guerre de Trente ans, par Gustave Freytag, traduit par Aimé Mercier. — Un volume in 8° de XI-353 pages, 7 fr. 50. — Paris, Plon.

Le Protestantisme et les fondateurs de la Réforme, par l'abbé Maraval. — Tomes II et III, in-8° de 342 et 390 pages. — Albi, imprimerie Henri Amalric.

I. — Gustave Freytag (1816-1895) fut un des brillants écrivains du XIX^e siècle allemand. Son œuvre est considérable et remplit vingt-deux volumes. Elle est très variée : Freytag fut tour à tour romancier, dramaturge, poète, mais de préférence historien. Messieurs les critiques disent volontiers que la poésie est un excellent noviciat à la vocation d'historien : le mot, je crois, est de Gregorovius, et il s'est justifié pour lui et pour beaucoup d'autres.

Freytag, poète et dramaturge, a gardé de ses premiers essais une étonnante acuité de vision dans les profondeurs de l'âme allemande et le don de créer des types inoubliables.

Il est peu connu en France. On a fait figurer, sur nos programmes de baccalauréat, son premier roman, *Doit et Avoir, Soll und Haben.* Nos jeunes candidats eussent certainement trouvé plus d'agrément et de profit à étudier ses *Tableaux du passé allemand, Bilder aus der deutschen Vergangenheit,* qui forment cinq volumes de ses œuvres complètes. Là revit le peuple allemand, du moyen âge au XVIII^e siècle, villes, gentilshommes et paysans, mœurs, esprits et consciences.

M. Aimé Mercier a eu l'heureuse idée d'extraire de ce grand ouvrage et de grouper en un volume toutes les études qui ont rapport à l'époque de la guerre de Trente ans. Ce n'est pas le récit de la guerre, c'en est le tableau. C'est l'histoire de la foule innomée, c'est-à-dire la véritable histoire. Histoire lamentable s'il en fut : toutes les horreurs d'une guerre religieuse, l'Allemagne ravagée en tous sens par des troupes étrangères, des insurrections populaires partout, des alternatives d'exaltation et de dépression qui ouvraient le champ libre à de sauvages superstitions et à une recrudescence inouïe de sorcellerie, la disette, et, à partir de 1636, une horrible épidémie de peste : c'est la plus formidable crise que jamais nation chrétienne ait traversée. L'Allemagne y perdit les trois quarts de sa population, les quatre cinquièmes de sa fortune. Un jeune homme de dix-huit ans, à la fin de la guerre, déclare en mourant qu'il n'a qu'un regret : c'est de n'avoir jamais vu de pain. A Löwenberg on comptait, en 1617, 6,500 habitants ; en 1639 il n'y reste que 40 bourgeois, et de leurs propres mains ils arrachent les tuiles qui couvrent les quelques toits encore debout, pour n'avoir pas, de ce chef, d'impôts à payer...

C'est sur ces ruines que le protestantisme fonde un établissement définitif. Jusque-là on pouvait encore espérer une Contre-Réforme, qui en effet avait sur certains points du territoire et dans des provinces entières obtenu plein succès. Les traités de Westphalie consacrent officiellement et définitivement l'installation de l'hérésie au pouvoir et lui garantissent toutes les positions acquises. A dater de cette époque, l'Eglise catholique doit borner son ambition à se maintenir sur les points qui lui sont assignés ; tout prosélytisme lui est interdit en Allemagne. Il faut descendre jusqu'à Napoléon pour voir enfin une modification à cet état de choses : c'est Napoléon qui le premier, par la constitution de son *Rheinbund* ou *Confédération du Rhin,* oblige les princes allemands à permettre sur leur territoire l'exercice du culte catholique.

Certaines vues de Freytag appelleraient des réserves. Mais nous recommandons vivement ces pages aux professeurs d'histoire. Ils y trouveront matière féconde et vivante à des exposés ou à des lectures du plus haut intérêt.

II. — M. l'abbé Maraval vient d'achever son travail sur le protestantisme. Nous en avons annoncé, il y a quelques mois (p. 240), le premier volume, qui donnait une excellente et très pénétrante philosophie du protestantisme et visait à mettre en évidence la connexion logique et nécessaire entre la Réforme du XVI^e siècle

et toutes les erreurs modernes, théologiques, politiques et sociales.

Dans les tomes II et III, M. Maraval s'est occupé surtout de retracer la biographie des trois principaux pères du protestantisme : Luther, Calvin, Henri VIII. Il l'a fait en pages nourries de faits, consciencieuses et honnêtes, où l'on sent l'émotion contenue du prêtre en face de quelques-uns des instruments les plus funestes de l'action de Satan dans le monde. Peut-être serions-nous moins affirmatifs que lui sur la question du suicide de Luther.

On a mis quelque passion en Allemagne à l'étude de cette question. L'abbé Majunke, avec sa fougue habituelle, a prétendu établir de façon irréfutable que Luther s'est pendu. Il semble bien certain en effet que Luther fut, la dernière année de sa vie, en proie à un désespoir effrayant. Mais, pour ce qui est du suicide final, il ne nous est affirmé que par un seul témoignage; et, comme l'a fait remarquer le dernier historien de la mort de Luther, l'abbé Paulus, si jamais il faut accorder quelque crédit à l'axiome *Testis unus testis nullus*, c'est bien quand il s'agit du XVI^e siècle. On n'a pas idée du déluge de calomnies qui s'abattit alors sur le monde germanique. C'est surtout aux derniers instants de l'adversaire que les pamphlétaires s'attaquaient. Il fallait absolument que les défenseurs de « l'autre religion », catholiques ou protestants, eussent fait une mort atroce. C'est ainsi que nous trouvons, sous des plumes contemporaines, les récits les plus fantastiques sur la mort de saint Ignace, du bienheureux Canisius, de Charles-Quint, etc. Et sous ce rapport, les catholiques de ce temps-là se sont montrés aussi peu soucieux de la vérité que les protestants.

Or, que vaut le témoignage qui affirme le suicide de Luther? C'est le témoignage du domestique même de l'hérésiarque ; et il semble que l'on n'en puisse désirer de mieux informé. — Malheureusement il n'a vu le jour qu'en 1606, soixante ans après la mort de Luther : et M. Paulus lui refuse toute créance, s'appuyant en outre sur d'autres raisons que je n'ai pas le temps de reproduire ici et qui ne m'ont pas paru absolument apodictiques. — M. Paulus fait ensuite des efforts dignes d'une meilleure cause pour montrer que la mort de Luther fut, en somme, très convenable, presque édifiante, et que les récits servis au peuple par les amis du malheureux méritent toute confiance. Eh bien! non; ces récits nous ont semblé porter des traces manifestes d'arrangement; on a voulu absolument, aux yeux du peuple, mettre une auréole de foi et de sérénité aux derniers moments de Luther, alors que des témoignages privés, oculaires, relatent très simplement qu'on le trouva mort dans son lit : on manda l'apothicaire, on lui dit d'administrer un lavement : l'apothicaire tourna et retourna le corps : « Mais il est mort! » fit-il. — « Administrez toujours », lui répondit-on. Etc.

Au fond, la question n'intéresse pas du tout les protestants. Que Luther se soit pendu ou non, peu leur importe. Ils ne voient en lui qu'un instrument de la Providence. Sa vie ni sa mort ne les gênent nullement, ni sa doctrine non plus : Luther est beaucoup plus étranger à ses petits-fils du XX^e siècle qu'il ne prétendit l'être lui-même au Pape.

Le livre du mariage et de la famille, par l'abbé Lapeyrade. — In-32 de LXXXVII-402 p., 2 fr. — Paris, Téqui.

La jeune fille polie au pensionnat et dans sa famille, par un aumônier. — Plaquette in-16 de 112 p., *franco* 1 fr. 25 (par nombre, remise de 40 °/o aux maisons d'éducation). — Chez Jules Prunet, imprimeur, rue Porte-du-Moustier, 4, à Montauban (Tarn-et-Garonne).

Méditations pour jeunes personnes : *Le Salut*, exercice en trente méditations; *La Piété*, etc., par l'abbé Feige. — Opuscules in-18 de XLIV 172 et 188 p., à 0 fr. 60 l'un, *franco* 0 fr. 80. — Paris, Téqui.

La femme et le progrès chrétien, traduit de l'italien de Louise Anzoletti par M. et Mme Vismara, lauréats de l'Académie de Lyon. — In-12 de 190 p., 2 fr. — Lyon, Nouvellet.

I. — M. Lapeyrade, premier vicaire à Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, a voulu faire sur le mariage un livre très pratique, et il y a réussi. Les considérations élevées ne manquent pas, et l'auteur fait les plus heureux emprunts à Bossuet, au cardinal Pie, au P. Monsabré. Mais ce qui nous charme surtout dans cet ouvrage, ce qui doit le recommander le plus à l'attention des fidèles, c'en est le côté pratique, très pratique. M. Lapeyrade cite largement le *Catéchisme du Concile de Trente*, et nos confrères pourront trouver là une preuve nouvelle de la richesse de ce *Catéchisme* et de l'opportunité permanente de ses enseignements : l'Eglise nous le propose comme un modèle universel de prédication, Léon XIII nous le rappelait récemment encore; et avec un tel modèle sous les yeux, si nous laissons les fidèles dans l'ignorance, il n'y a pas d'excuse pour nous.

Deux parties dans ce livre : 1° *avant le mariage* (choix d'un état de vie; la vocation; la virginité et son excellence ; préparation au mariage) ; — 2° *pendant le mariage :* devoirs et abus ; éducation des enfants ; choix des domestiques; l'école chrétienne, etc.

Certaines pages évidemment ne s'adressent ni aux enfants ni aux jeunes filles. Mais, pour les fiancés et pour les personnes mariées, c'est, de tous points, excellent.

En tête, on a reproduit intégralement la magistrale Encyclique de Léon XIII sur le mariage, où sont dissipées, dans une si sereine et si majestueuse exposition, les erreurs accumulées autour de ce grave sujet par un siècle d'immixtion des pouvoirs laïques.

II. — L'excellent aumônier qui nous envoie son petit manuel de politesse, a condensé dans ces pages le fruit d'une longue expérience, et aimable autant que longue. C'est là un livre vraiment nouveau. Il manquait à nos pensionnats. Les ouvrages de ce genre font d'ordinaire une trop large place aux considérations générales, qui peuvent être fort belles mais ne sauraient suppléer le reste. Ici, au contraire, sur les divers points de la politesse, tenue, maintien, vêtement, toilette, repas, manière de s'aborder, de saluer, de donner des poignées de main, des accolades, visites, soirées, jeux, correspondance, villégiature, formulaires de lettres de cérémonie, etc., on nous donne les détails les plus pratiques et les plus clairs sans être jamais mécaniques, toujours pénétrés au contraire de ce parfum de simplicité et de charité chrétiennes qui doit être la base et comme l'âme de toutes les dispositions du code des convenances.

Nous souhaitons à ce charmant opuscule la plus urgente diffusion dans la jeunesse féminine de nos pensionnats, sans excepter nos excellentes campagnardes.

III. — Il existe peu de recueils de méditations pour jeunes personnes. Et pourquoi? Recule-t-on devant la délicatesse de la tâche? Craint-on de ne pouvoir fixer et retenir ces fragilités ailées? Mais elles ne demandent qu'une chose : c'est que l'on s'intéresse à elles, qu'on ne les traite pas toujours en petites filles, qu'on leur parle comme à des personnes sérieuses... Trop souvent l'on s'imagine faire merveille en effeuillant des fleurs sur leur tête. Au fond, elles s'en sentent humiliées; elles valent mieux que cela, et soyez sûr que M. Feige, qui en a l'expérience et qui est directeur à Paris de l'Œuvre de Marie-Immaculée, trouvera tout droit le chemin de leur cœur avec ses *Méditations* toujours aimables et distinguées, mais surtout graves et solides, et fines aussi, et pénétrantes.

La collection doit comprendre douze opuscules, un pour chaque mois. Sept ont paru déjà : le *Salut*, la *Piété*, l'*Humilité*, l'*Amour de Dieu*, l'*Amour du prochain*, le *Devoir*, le *Zèle*. Les autres suivront prochainement.

IV. — Après une large introduction qui nous montre dans le culte des Vertus cachées « le progrès de la femme selon l'esprit du Christ, » Mlle Louise Anzoletti traite, en trois chapitres, de la femme qui croit, de la femme qui souffre, de la femme qui aime.

Avec quel succès, c'est ce que vous dira une lettre de Mgr Geay, évêque de Laval, à la traductrice :

« Vous êtes l'interprète d'un poète et d'un apôtre qui dit avec suavité des choses excellentes, qui analyse le cœur de la femme en psychologue expérimenté et personnel, qui s'inspire d'un mysticisme pur, qui connaît la société et travaille à l'améliorer. Où ira cette humanité qui marche ou change, mobile comme les cimes des forêts? Où ira spécialement la femme? Vers l'émancipation complète, elle qui a été créée faible et délicate? Sera-t-elle une Hortensia politique? Une Armide che-

valeresque? Ne sera-t-elle pas plutôt la femme qui croit à Jésus, qui souffre comme Jésus, qui aime dans le devoir, jusqu'au sacrifice, comme Jésus a aimé son Eglise? Ne sera-t-elle pas plutôt la fleur parfumée, suave et modeste qui embellit le foyer conjugal? Ne sera-t-elle point la charité intelligente qui se dévoue à toutes les misères? Au besoin, le patriotisme qui défend le char sacré, symbole de la société et de la religion? Elle sera Béatrice, savante et pieuse en même temps.

« Voilà ce que Mlle Louise Anzoletti a exprimé presque divinement, à la façon du Dante; voilà ce que vous avez traduit avec art et avec fidélité. »

Le chemin qui conduit au « But de la vie, » par l'abbé Claraz. — Un vol. gr. in-8 de 440 p., 4 fr. — Paris, Bloud.

Ma conversion et ma vocation, par le P. Schouvaloff, Barnabite. — Un vol. in-12 de xxxv-370 p., 3 fr. 50. — Paris, Téqui.

Le devoir du chrétien dans les jours d'épreuve et de combat, par le P. Ch. Daniel, S. J. — In-18 de 192 p., 1 fr. — Paris, Téqui.

Manière de converser avec Dieu, suivie du *Bon emploi du temps*, par le P. Boutauld, S. J. — In-18 de 208 p., 1 fr. — Paris, Téqui.

La vie de la grâce dans l'âme chrétienne, par l'abbé F. Sornay. — In-16 de 297 p., 3 fr. — Lyon, Nouvellet.

Jésus prophète, par M. Caron, supérieur du Petit Séminaire de Versailles. — In-18 de xii-378 p., 2 fr., *franco* 2 fr. 25. — Paris, Haton.

Jésus adolescent, par le même. — In-8 illustré de 328 p., 5 fr. — Paris, Haton.

I. — M. l'abbé Claraz, vicaire à Notre-Dame de la Croix (Paris-Ménilmontant), donne aujourd'hui une suite au *But de la vie* qu'il publia il y a deux ans (voir *Ami*, 1899, p. 1099) et qui fut avantageusement accueilli du public pieux. Evidemment, le « chemin » qu'il nous propose n'est pas nouveau et ne saurait être autre que la loi de Dieu et la pratique des vertus; et comme tous les commandements de Dieu et toutes les vertus chrétiennes se résument et trouvent leur plein accomplissement dans l' « amour, » il est théologiquement très exact, quand on va au fond des choses, de nous montrer dans l' « amour » le « seul chemin » qui « conduit à Dieu, » avec ce gentil vers en exergue :

La vie est une fleur, l'amour en est le miel.

Mais peut-être l'auteur met-il trop en vedette ces magiques syllabes du mot AMOUR; il semble que l'on sente là un peu d'artifice destiné à allécher certaine partie du public. Cet artifice n'a rien que de pieux, c'est sûr; mais nous eussions mieux aimé que l'on n'y eût pas recours, d'autant que l'ouvrage se recommande par des qualités assez sérieuses, assez solides pour dispenser l'auteur de ces petites attentions.

On trouvera donc dans ces pages un commentaire très abondant, très varié, très imagé, très éloquent, très attirant, de la méditation fondamentale de saint Ignace sur la fin de l'homme et le bon usage des créatures. On remarquera en particulier l'à-propos saisissant des nombreux traits pris de la Vie des saints.

II. — Ce « chemin d'amour, » on le suivra avec bonheur et ferveur à travers l'autobiographie que le comte Schouvaloff écrivit de lui-même il y a plus de quarante ans et qui, épuisée depuis longtemps, vient de revoir le jour, enrichie d'une introduction et de pièces nouvelles par les frères en religion de l'illustre converti.

La conversion de Schouvaloff a inspiré à Mgr Baunard cent cinquante pages qui méritent d'être comptées au premier rang des plus belles qu'il ait écrites (Baunard, *La foi et ses victoires*, t. I, Paris, Poussielgue). Le nom de Schouvaloff est un des plus grands de Russie. Les Schouvaloff jouèrent un rôle capital dans l'élévation au trône de la fille de Pierre-le-Grand, la tsarine Elisabeth; et depuis ce moment, leur nom apparaît presque à chaque page de l'histoire de Russie. Celui qui nous occupe, Grégoire Schouvaloff, était, dans les premières années de la monarchie de juillet, le dieu des salons de Paris : « C'était à qui posséderait, à qui entretiendrait cet étranger élégant, spirituel, magnifique, parlant bien de toutes choses et pouvant en parler dans toutes les langues de l'Europe. »

Et cependant cet homme souffrait. Il souffrait dans son intelligence, où s'était éveillée l'inquiétude religieuse; il souffrait dans son cœur, invinciblement frappé du vide de toutes choses; il souffrait dans ses affections familiales : il perdait un enfant, tremblait pour la vie d'un autre, et conduisait au tombeau, après l'avoir vue s'éteindre dans une maladie pleine de péripéties cruelles, une épouse idéale.

Pour lui, comme pour tant d'autres, la « bonne souffrance » fut rédemptrice, la croix fut le salut, et c'est le cœur qui entraîna après lui l'intelligence, un cœur meurtri et saignant.

Un cœur qui aussi bien était resté toujours bon, noble, généreux; un cœur qui n'avait jamais cherché d'étourdissements capiteux en dehors des joies de la fidélité conjugale; un cœur que le souvenir de l'épouse perdue mais toujours adorée garda pur jusque dans le vide creusé par la mort; un cœur enfin qui s'était toujours ouvert large et compatissant aux misères humaines. Le P. Gratry n'a-t-il pas dit qu'on ne peut aimer sincèrement les hommes sans en arriver à aimer sincèrement Dieu lui-même? *Eleemosyna redimit peccatum* : ce fut le secret de la conversion de Donoso Cortès : « Je n'ai jamais, disait-il à ses amis, refusé mon obole au pauvre tendant la main. » Et c'est ce qui achève de nous donner le secret de la conversion de Schouvaloff.

« Il y a une chose, écrivait Schouvaloff en 1841, il y a une chose qui doit faire croire au christianisme : c'est que *plus vous avancez dans la carrière du bien, plus votre foi devient forte*. Un homme disait un jour à Pascal : Oh! si j'avais la foi, combien ma conduite serait bonne! — *Commencez par vous bien conduire*, répondit Pascal, *la foi viendra*. — Réponse sublime de vérité... Si Dieu daigne nous donner la foi comme une récompense et une conséquence de la vertu, qui comprend sagesse, force, charité, et tout ce qui peut ennoblir l'homme, il est clair que la foi est ce qu'il y a de meilleur au monde; car, non seulement elle est une conséquence de la vertu, mais elle engendre la vertu et en est une condition. Et tout cela serait l'effet du hasard? Il n'y aurait pas, *dans cette sublime combinaison, une volonté toute-puissante, immuable et pleine de bonté?*... Plus l'homme s'approche de Dieu par la pensée et le désir, c'est-à-dire plus il prie, plus il se sent porté vers le bien; et *dès qu'il désire fortement une chose bonne, il adresse ce désir à Dieu. N'est-ce pas une preuve que sans Dieu il ne peut rien?*... Oh! la prière est divine, et il n'y a qu'une cause divine qui puisse produire un tel effet. Dieu a fait nos cœurs de telle sorte que, dès que nous nous adressons à lui, nous nous sentons soulagés. Que nous faut-il de plus? Et ne dois-je pas croire, quand je vois les effets de la prière sur moi-même? »

Il faut lire, faire lire beaucoup ces pages, qui sont parmi les plus émouvantes de la littérature chrétienne, et de toute littérature. Tout tableau de conversion est émouvant; mais nous ne savons pas si l'on en trouverait un qui le soit plus que celui-ci.

III. — Cette voix de la *bonne souffrance*, on l'entendra résonner avec une allégresse toute divine à travers les pages toutes d'actualité que l'on vient de réimprimer du P. Daniel, S. J., sous ce titre : *Devoir du chrétien dans les jours d'épreuve et de combat*. En tête, un magistral chapitre sur l'*Idée générale de la vie chrétienne : La lutte*; puis, des méditations fortes et enflammées sur quelques-unes des paroles évangéliques qui mettent cette vérité en plus puissant relief : *Le royaume des cieux souffre violence... Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Qu'il porte sa croix et qu'il me suive... Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui... Quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu... Mais j'ai vaincu le monde... Aimez vos ennemis.*

IV. — C'est encore un « chemin qui conduit au but de la vie » que cette *Méthode pour converser avec Dieu*, du P. Boutauld : excellent exercice de la pré-

sence de Dieu, et commentaire très recueilli du précepte évangélique : *Oportet semper orare.* Le Père Michel Boutauld fut un des jésuites les plus goûtés du XVIIe siècle; et ses opuscules ascétiques n'ont cessé, depuis, de se réimprimer.

V. — M. Sornay dédie son livre aux jeunes gens et se propose de leur présenter et de leur faire aimer les merveilles de la doctrine catholique touchant la vie surnaturelle et la grâce sanctifiante, et ses sources en nous. L'intention est des plus louables ; nous ne savons pas si l'exécution en paraîtra assez attrayante. Car le public auquel M. Sornay s'adresse est le plus intéressant qui se puisse imaginer ; mais il faut trouver le chemin de son esprit et de son cœur. Et certainement un peu plus de simplicité eût été pour cela fort utile ; un peu plus de clarté aussi et de chaleur communicative ; çà et là on sent quelques réminiscences oratoires, qui ne sont pas l'éloquence ; on perçoit des échos du « ton de la chaire. » Certains néologismes, calqués du latin, n'ont pas de raison d'être : par exemple, le mot *crédentité*, à propos de l'acte de foi, p. 83, 85.

Pour le fond des choses, le livre de M. Sornay est assurément fort recommandable, et nos confrères trouveront profit à le lire, encore qu'il soit loin de la profondeur doctrinale de l'ouvrage de M. Bellamy, par exemple. Et, quant à la question de forme, qui en des matières si difficiles est moins encore à négliger qu'ailleurs, quel heureux modèle pourra trouver M. Sornay dans le livre où l'évêque de Nancy a traité de sujets assez analogues au sien. *(La vie chrétienne, ou la vie divine dans l'homme*, par Mgr Turinaz) !

VI. — Le « chemin qui conduit au but de la vie, » c'est Jésus-Christ : *Ego sum via.* Et c'est le chemin qu'ont suivi tant de jeunes gens et d'âmes pieuses sous la conduite de M. Caron, dont les opuscules ont paru sous ce titre générique : *Retour à l'Evangile.* Il en est aujourd'hui au tome IX : *Jésus prophète.* Et ce ne sont pas sans doute toutes les prophéties de Jésus-Christ dont il nous donne ici le commentaire médité : autrement tout l'Evangile y passerait. Il s'attache surtout aux prophéties qui nous rendent compte de la marche générale du monde, suivant ce mot de Tertullien : « L'événement des prophéties est à découvert devant nous : c'est le monde moderne et tout ce qui s'y passe. »

Et c'est la prophétie du grain de sénevé qui monte et couvre la terre ; — ce sont les fleuves d'eau vive que la foi fait jaillir du cœur des fidèles ; — c'est la vertu, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu qui nous conduit à la foi, comme Schouvaloff (Joan., VII, 17 : *Si quis* VOLUERIT *voluntatem ejus facere*, COGNOSCET *de doctrina, utrum ex Deo sit)* ; — c'est le *reficiam* divin et le repos de nos âmes qui ne se trouve que dans la douceur et l'humilité, aux pieds du Sauveur ; — c'est la compassion que le Christ vivant dans son Eglise ne cesse de témoigner au peuple ; — c'est le peuple, lui aussi, qui aime Jésus et qui aimera toujours Jésus, qui peut se laisser entraîner, aveugler un instant par les politiciens, comme il arriva au jour du Calvaire, mais qui reviendra toujours à Jésus là où il le reconnaîtra : « Quand une persécution éclate contre l'Evangile, regardez qui l'a suscitée : comme il y a deux mille ans, ce sont les hommes d'Etat...; » d'où ce mot de Lacordaire : « C'est la raison populaire qui sauve le monde, quand les hommes d'Etat et les hommes de génie manquent à leur mission et trahissent, avec la cause de Dieu, la cause de l'humanité ; » etc.

Nous n'insistons pas plus longuement. Le succès des volumes précédents de M. Caron nous répond du succès de celui-ci. Et c'est une preuve, après tant d'autres, de l'écho que l'Evangile trouve toujours dans nos cœurs.

VII. — M. Caron vient, en même temps, de nous offrir une nouvelle édition, de grand luxe et splendidement illustrée, de son *Jésus adolescent*, publié pour la première fois il y a quatre ou cinq ans, et peut-être le plus original et le plus touchant de la collection, celui qui nous ouvre les horizons les plus émus et les plus profonds sur ces dix-huit années qui vont du retour du temple à l'inauguration de la vie publique, les années restées les plus mystérieuses, les plus insondables de la Vie de l'Homme-Dieu dans le silence total de l'Evangile, un silence divin qui inspire à M. Caron des considérations de la plus pénétrante éloquence.

L'Empire libéral, par Emile Ollivier. — Tome VI. — Un vol. in-12 de 648 p., 3 fr. 50. — Paris, Garnier.

Histoire de la guerre franco-allemande 1870-71, par D. Lacroix et Am. Le Faure. — Tome IV. — Un vol. in-12 de 500 p., 3 fr. 50. — Paris, Garnier.

I. — Le tome V de l'*Empire libéral* nous avait laissés à l'avènement de Bismarck au pouvoir (22 septembre 1862). Le tome VI nous introduit dans ce que l'auteur appelle l'*ère bismarckienne.* Il va de la fin de 1862 à juin 1864.

A l'extérieur, c'est la continuation de la guerre au Mexique et finalement l'acceptation de la couronne impériale par ce malheureux Maximilien d'Autriche (10 avril 1864) à la suite d'un simulacre de plébiscite ordonné par l'ineffable Napoléon III ; — c'est la révolution en Grèce, l'abdication du roi Othon (25 octobre 1862),et, après bien des difficultés suscitées par la diplomatie, l'élection du prince Guillaume de Danemark au trône de Grèce sous le nom de Georges Ier (1er avril 1863) : — c'est surtout l'insurrection de Pologne en janvier 1863, les embarras du tsar, les appels de la Pologne à l'Europe, l'imbroglio diplomatique à chaque instant sur le point de se rompre et d'éclater en guerre générale, à la fin l'abandon de la Pologne par la France et la complicité de l'Autriche qui ferme ses portes aux réfugiés polonais, et le tsar Alexandre II, qui avait eu un instant des velléités libérales vis-à-vis de la Pologne, entrant définitivement dans le système de russification à outrance (mars 1864).

Ces deux cents pages sur l'insurrection polonaise (p. 38-124, 161-200, 297-308, 322-339, 355-366, 466-489) sont admirables de mouvement et de chaleur et resteront parmi les plus belles de M. Ollivier.

A l'intérieur, la grosse affaire ce sont les élections législatives de 1863, qui marquent le premier réveil de l'esprit d'indépendance chez les électeurs : deux millions de suffrages hostiles au gouvernement, et une opposition forte de 35 députés (au lieu des cinq qu'on avait eus jusque-là), dont 17 républicains, avec deux politiciens de race qui tout de suite prirent une influence considérable sur les affaires, Emile de Girardin par ses articles, et Thiers. « Thiers, esprit alerte, fin, souple sans élévation, mais très étendu, d'une vaste curiosité, pétri de grâce et de charme, comprenait tout, sauf la grandeur qui vient de l'ordre moral ; il eut à travers ses variations deux vues fondamentales : la première, c'est que le succès est le seul juge d'une politique ; la seconde, c'est que la Révolution a été nécessaire et suffisante, et qu'il était prédestiné à gouverner la société née de cette Révolution. »

A l'intérieur, c'est encore *la loi des coalitions* (1864), la plus importante réforme démocratique du XIXe siècle après le suffrage universel. On sait qu'en 1789 l'Assemblée constituante, abolissant les corporations, avait reconnu à chaque citoyen la liberté d'offrir ou de refuser son travail et d'en débattre les conditions ; mais en revanche elle lui interdit de s'entendre avec d'autres pour exercer, à la fois et en commun, ce droit individuel : la loi des 14-17 juin 1791, dans son article 4, déclara « inconstitutionnelles, attentatoires à la liberté et à la Déclaration des droits de l'homme, et de nul effet, toutes *délibérations* ou *concert* entre citoyens de même art ou métier en vue de refuser ou de n'accorder qu'à un prix déterminé le secours de leur art et de leur métier, » même quand cette entente ne se serait pas manifestée par le refus simultané de travail qu'on appelle la grève. Ainsi naquit le *délit de coalition,* d'une loi qui prétendait être une loi d'affranchissement. — Le code pénal de 1810, se relâchant quelque peu de cette rigueur, ne punit pas la coalition à son premier degré, celui de la *délibération ;* il ne la saisit que quand elle entre en mouvement et se manifeste par la *grève,* mais alors il la punit même quand elle n'est accompagnée ni de violence ni de fraude et qu'elle paraît parfaitement fondée en équité.

Les ouvriers ainsi avaient beau être rassemblés dans de grandes usines, ils ne pouvaient se joindre ni s'unir ; ils n'étaient que juxtaposés les uns aux autres. Civilement et politiquement égaux à leurs maîtres, ils vivaient courbés sous une loi qui déclarait factieuse toute volonté même juste qui essaierait de se transformer en *concert.* « L'indépendance du travailleur, théoriquement proclamée, n'avait d'égal que son isolement,